

Le Monde

Le chant à l'œil nu

ATENTION : chef-d'œuvre. Le flamenco intime. On se demande toujours si on est au centre, si c'est du vrai, si l'on ne se fait pas avoir. Dominique Abel, comédienne, mannequin, danseuse, réalise un film sur « Agujetas » de Jerez. El Agujetas, de son vrai nom Manuel de Los Santos Pastor, est le plus primitif, le plus brut, le plus sauvage des chanteurs de Jerez de la Frontera. Sauvage d'une famille de sauvages, c'est lui qui le dit. Il est né à Rota en 1939. On a tout à redouter d'un film sur le Gitan le plus granitique, réalisé par quiconque. S'il ne doit rester qu'un document sur le flamenco, quand cette civilisation aura disparu, que ce soit celui-ci.

RENÉ ROBERT IN « FLAMENCO » - Ed. SYROS



AGUJETAS, CANTAOR.

Un document définitif de Dominique Abel sur le plus sauvage des chanteurs de flamenco. L'esprit, la rareté, la grâce

Non qu'il soit possible de tout dire du flamenco, mais la plupart du temps, ce que l'on rate, c'est l'esprit, la rareté, la grâce qui se passe bien du « public » - elle a trop besoin, pour se manifester, d'assistants qui en savent long. On les voit dans le film.

Splendeur libératrice du passage du noir et blanc à la couleur ; finesse des sous-titrages et des moments où ils disparaissent pour laisser entendre profondément le chant que l'on voit à l'œil nu ; sentiment exact de l'infilable même, la personne d'Agujetas, ses gestes, sa façon de parler, ses mains, ses dents. Vous êtes gitan vous-même, et même gitan de Jerez, ou bien aficionado du premier cercle ou même « aficionadeau », chanteur ou néophyte fatal, ce film est définitif, absolu, s'adresse à vous personnellement.

Des cantaores, depuis le néolithique, il y en eut cent mille avant Manuel de Los Santos Pastor. Dont mille meilleurs que lui. Il le sait. Est-ce qu'il

est meilleur que les mille meilleurs ? Absolument. Il chante mieux à l'instant. Il est là. Il est unique, farouche, dressé, rebelle, ne sachant ni lire ni écrire. Mais chante oui.

Francis Marmann

■ « Maestro » : Une voix du flamenco. Agujetas, cantaor, de Dominique Abel. Arte, dimanche 14 novembre, 19 heures. C'est avec ce film, et en présence de l'auteur, que s'ouvre, lundi 15 novembre, le Festival des voix du chant flamenco à Grenoble. Parallèlement, les éditions Naïve publient la version longue de ce document en cassette vidéo (VHS B 6890), ainsi que la bande musicale originale (CD B 6887).

Dimanche 7-Lundi 8 novembre 1999 • Le Monde

«La leçon de théâtre de Patrice Chéreau», série documentaire (1/5). La Cinquième, dimanche, 9h.

Il y a un peu plus d'un an, Patrice Chéreau menait un atelier avec des élèves de troisième année du Conservatoire national d'art dramatique autour de scènes de *Henry VI* et *Richard III* de Shakespeare. Mieux qu'une leçon, ce sont les différentes étapes représentatives du processus de création d'un spectacle – donné à la Manufacture des Céillets en novembre 1998 – que l'on pourra voir sous forme d'épisodes : le travail à la table; scènes de groupe; monologue; le chœur des femmes. Chéreau n'intervient pas en professeur mais en metteur en scène, s'impliquant entièrement pour accompagner ces jeunes gens jusqu'à la représentation. A la manière d'un chef d'orchestre, il les dirige de tout son corps, sur le plateau, expliquant

physiquement à chacun les ressorts du texte, sans les étouffer d'informations historiques mais dans une approche concrète de l'action scénique avec, très en amont déjà, un sens inouï de l'espace et des déplacements. Le film de Stéphane Metge livre aussi de beaux portraits de ces jeunes garçons et filles au tout début de leur vie d'acteur. A mesure que le travail progresse, les personnages prennent de l'épaisseur et l'on voit s'opérer la métamorphose du comédien. Ceux qui paraissaient presque fades au départ, voire éprouvaient de vraies difficultés de lecture, se révèlent tout autres dans le mouvement du jeu. La série, en cinq épisodes, s'achèvera le 12 décembre par des paroles d'élèves – dont celle-ci : «Qui ne connaît pas Patrice Chéreau? Travailler avec lui c'est comme travailler avec le pape.»

MAÏA BOUTEILLET

En guise d'apéritif, Canal + diffuse un autre combat très alléchant de cette réunion de Las Vegas, le championnat du monde WBA des lourds-légers opposant le Français et tenant Christophe Tiozzo à l'Américain Ken Murphy ● S.G. Lire aussi page 23.

de cinéastes – du Spielberg des *Rencontres du troisième type* au Kubrick du *Dr Folamour* –, mais aussi de l'*heroic fantasy*, des flashes de news de stations TV locales, des archétypes de séries télé, des clichés de SF. Une large dose d'ironie cimente le tout. Un tout qui peut être vu comme un portrait de l'Amérique en société de communication tournant à vide. Tim Burton ne s'est probablement pas pris la tête avec les classiques. Il travaille en plasticien plutôt qu'en «auteur» (en français dans le texte), son génie visuel emporte tout. Son œuvre aurait sa place dans un musée d'art moderne, quelque part entre Hopper et Lichtenstein. Mais il est un peu tôt pour embaumer Burton: il peut encore servir ●

EDOUARD LAUNET

Agujetas, cantaor volcanique

Un document passionné sur le plus sauvage des chanteurs de flamenco.

«Agujetas Cantaor», documentaire. Arte, dimanche 19h. Une terre aride, celle d'Andalousie, en noir et blanc. Un homme, Manuel de los Santos Pastor Agujetas de Jerez, dit Agujetas, forgeron et cantaor et fils de forgeron et cantaor, s'approche. Il chante. Sa voix est étrange. Semblable à son visage, dur, comme taillé dans une roche récalcitrante. Des petits yeux, des cheveux noirs, une balafre, mais surtout cette voix minérale qui distille un cante jondo primitif, volcanique et en même temps sophistiqué. «Après comme un whisky, dit quelqu'un, mais avec le temps on l'a goûté.» Dans le film de Dominique Abel, qui sacrifie tout à son sujet, on a le temps d'apprivoiser cette voix. On est vite d'accord avec ce spectateur attentif surnommé Coyote, qui, après un récital du forgeron dans un café, lâche: «Moi quand je l'écoute, ça me retourne l'estomac, l'adrénaline monte, mes poils se hérissent et je deviens fou! Le

Cante d'Agujetas, il te blesse, il te fait saigner, il te coupe comme un couteau.» Evidemment le chanteur ressemble à son chant. Il est sauvage, indompté, refuse les compromissions. Le flamenco moderne «n'existe pas», lâche-t-il avec mépris. Quand il se souvient de son père, chanteur lui aussi et mémoire du flamenco, il cite les invitations de «señoritos», les petits notables, et les humiliations. «Quand ils te disent de chanter, tu chantes. Quand ils te disent "Non, pas ça", tu dois changer de chanson. Moi, si on me dit ça, je frappe l'homme qui m'a donné cet ordre et sa femme et ses frères...» Pour approcher un tel fauve, Dominique Abel a dû être prudente. Elle avait pour elle d'être une femme (Agujetas les aime), d'être aussi profondément passionnée par le chant flamenco que par la personnalité du cantaor. Et d'avoir démontré cette passion pendant quinze ans! Le résultat en vaut la peine ●

EDOUARD WAINTRUP



Un visage dur, une voix minérale.

Autres films, samedi. Soirée fantastique avec, au choix, *Vampires* (1998), le western d'épouvante politique de John Carpenter (Canal +, 23h) ou, en enfilade les deux premiers *Evil Dead* du cinéphile potache Sam Raimi, le deuxième épisode (1987) étant curieusement présenté avant le premier (1982) (Cinéfaz, 23h et 0h35).

Autres films, dimanche. Deux films crétiens sinon rien sur TF1 avec Arnold «Big Muscles» Schwarzenegger en maître d'école dans *Un flic à la maternelle* (1990, à 20h55), et Steven «Brain Dead» Seagal dans *Désigné pour mourir* (1990, à 23h05). Préférez-leur *l'Invasion des profanateurs de sépultures*, de Don Siegel (1956, 13^e Rue, 23h15) programmée là encore curieusement après son très bon remake *l'Invasion des profanateurs* (1978, 13^e Rue, 20h50) signé Philip Kaufman (la troisième version du même film, signée Abel Ferrara, n'est malheureusement pas au programme). Dans un autre registre, *Par l'épée* de Jeremy Paul Kagan, un curieux polar dans le monde de l'escrime mérite le détour (1991, RTL9, 20h40) et *Cry Baby*, comédie musicale de John Waters avec Johnny Depp (1990, Ciné Cinémas I, 9h30) reste très agréable ● S.G.

LA VOZ ENLUTADA DE UN HOMBRE DE OTROS TIEMPOS

Es una reliquia añeja de otro tiempo. De un tiempo perdido sin remisión pero que resucita orgulloso y profundo cada vez que Agujetas entra en trance de morir por siguiiriya convocando a principescos brahmanes y volátiles arcanos que camparon y sentenciaron en otro tiempo. Un tiempo eterno. Porque siempre habrá un hombre que pase fatigas y se desgarre las entrañas de dolor en el silencio de sí mismo para jugar con el desconsuelo una partida que ya está perdida de antemano.

En el cante de Manuel de los Santos Pastor no hay implantes de silicona ni simulacros de belleza de postal. Agujetas cambia el cartón piedra por el jamón de bellota y dice las cosas con verdad. Su verdad particular se



siempre: la muerte, la madre, el amor.

Este cantaor se concentra en los géneros flamencos de más enjundia, en algunas de las especies radicalmente flamencas y genuinamente gitanas -tonás, martinets, siguiiriyas y soleares-, en las que pesa más el poso rancio en el que bebe el autor que los aseados gorgoritos que pueda dibujar. Agujetas también disfruta paladeando las diferentes variedades

convierte así en la verdad con mayúsculas porque su grito enlutado y brillantemente cansado y castigado canta las verdades de

de fandangos y está más a gusto con un puñado de aficionados que sepan escuchar que en el anónimo escenario de un polideportivo.

En esta banda sonora, con la guitarra siempre certera y elegante de Manuel Moreno, *Moraito*, Agujetas vuelve a mostrarse como uno de los pocos valedores de los grandes siguiiriyeros de Jerez, hombres como Diego el Marrurro, Antonio Frijones o Paco la Luz. Aunque si hay alguna fuente donde ha bebido Agujetas -además de su padre-, es en la del gran y legendario cantaor Manuel Torre, que quizá haya sido el que con más fuerza ha encarnado aquello que Antonio Mairena llamó "la razón incorpórea", que los árabes conocen por *tarab* y que otros llaman simplemente duende.

ENTRETIEN AVEC DOMINIQUE



© Sabrina Bot

ABEL

L'AUTEUR DE REMARQUABLES FILMS SUR LE FLAMENCO

DOMINIQUE ABEL EST L'AUTEUR DE TROIS REMARQUABLES FILMS SUR LE FLAMENCO. NOTRE CONVERSATION PORTERA ESSENTIELLEMENT SUR LE PREMIER ET LE DERNIER FILM DE CETTE TRILOGIE (« AGUJETAS, CANTAOR » ET « POLÍGONO SUR »), LE DEUXIÈME N'ÉTANT MALHEUREUSEMENT (ET SCANDALEUSEMENT) PAS DISPONIBLE EN DVD.

CHALEUREUSE, PASSIONNÉE ET FURIEUSE, MAIS AUSSI RIGOREUSE, PERFECTIONNISTE ET LUCIDE, DOMINIQUE ABEL PARLE COMME ELLE FILME : ELLE PEAUFINE OBSTINÉMENT SES PROPOS JUSQU'À TROUVER LA PAROLE EXACTE QUI TRADUIRA AU PLUS JUSTE LA MOINDRE NUANCE DE SA PENSÉE. L'ENTRETIEN DURERA PLUS DE DEUX HEURES, SANS LE MOINDRE RELÂCHEMENT. DANS « POLÍGONO SUR », EL INDIO (L'UN DES PERSONNAGES PRINCIPAUX) LANCE UNE PROCLAMATION LAPIDAIRE : « VIVE LA FAIBLESSE, POUR UN MONDE LIBRE ET POUR LES GITANS ! ». CETTE MAXIME ESTHÉTIQUE, MORALE, ET POLITIQUE FERAIT UN BON TITRE POUR CES PROPOS. COMME DANS SES FILMS, NOUS AVONS SUPPRIMÉ LES QUESTIONS AU MONTAGE : DOMINIQUE ABEL PAR ELLE-MÊME.

« SI L'ON AIME CE ET CEUX QU'ON FILME, ON FILME BIEN ».

Ma famille n'était pas cinéphile. D'ailleurs, à l'époque, il n'était pas question de cinéma « d'art et essai » : on allait juste au cinéma. Nous habitions en HLM en banlieue parisienne, nous n'avions pas d'argent, mais nous allions tout de même au cinéma au moins une fois par mois.

Après Chaplin, il y a eu Robert Bresson. Je me souviens très bien de mon émotion quand j'ai découvert « Mouchette ». Ensuite, j'ai vu « Un condamné à mort s'est échappé » : j'ai été ébloui par le récit qui ne se relâche pas une seconde, par sa rigueur. Je n'avais jamais rien vu de tel : l'économie de moyens, le refus de la musique d'« ambiance », la présence de la bande sonore...

Quand j'ai vu « Deprisa, deprisa », de Carlos Saura, je ne connaissais pas encore le flamenco. J'ai été frappée par la musique du film : Lole y Manuel, La Marelú, et une rumba de Los Chungitos, avec des paroles très romantiques (ici, Dominique Abel chante cette rumba. NDR). Cette musique était tellement bien intégrée au film, elle affirmait une certaine liberté, une dignité : « on ne va pas courber la tête devant les gens riches, on a aussi le droit à... ». Ce film était un portrait incroyablement juste des gens de ce milieu-là, de l'Espagne de cette époque-là, qui n'a d'ailleurs pas changé. Il y a toujours autant de marginalité, même si actuellement on ne peut plus braquer des banques aussi facilement. Le rythme du film, la relation amoureuse très subtile entre les deux personnages principaux, tout était miraculeux. « Rito y geografía del cante » est une série documentaire magnifique, presque hasardeuse, et en même temps pas du tout. Je m'explique. C'était filmé au format cinéma, et en noir et blanc, ce qui est beaucoup plus beau. Le noir et blanc centre sur les êtres. Surtout, José María Velásquez était un véritable connaisseur et aficionado, qui aimait cette musique. On le sent par sa

manière de filmer et d'interroger les artistes. Il y a de grosses bourdes techniques, comme la présence du micro au premier plan, mais ça m'est complètement égal.

Toutes les séries télévisées suivantes sont catastrophiques, avec la manie du zapping permanent, des décors de carton-pâte, le cliché des travellings derrière de fausses poutres... : les réalisateurs gâchent tout, alors qu'on voudrait juste écouter et voir le cante du début à la fin, sans bouger. Comme le journaliste avait un vrai respect pour les artistes, et la liberté de filmer sans effets spectaculaires et superflus, il y a dans ces documents des moments de grâce extraordinaires, même d'un point de vue cinématographique. J'ai aussi utilisé le noir et blanc pour « Agujetas, cantaor », sauf pour la dernière séquence où la couleur était indispensable : la chaleur du feu est un symbole de l'incandescence du flamenco, de tout ce qu'il a à la fois de chaleureux et de destructeur... pas destructeur au sens de..., mais ce caractère implacable, qui va jusqu'au bout.

Dans mes trois films, si les gitans ont une place très

« ECRIT, MIS EN SCÈNE, OUVERT »

importante, ce n'est évidemment pas par « racisme » envers les « payos » : c'est induit par le contenu des projets. Je dois dire cependant que pour le cante, pas pour la guitare ou la danse, les artistes gitans me touchent souvent plus. Avec le recul, je m'aperçois que cette trilogie suit une logique conceptuelle, pas préméditée, mais qui s'est imposée par des concours de circonstances. J'ai commencé par un portrait de cantaor, en l'occurrence Agujetas. J'avais d'ailleurs d'autres projets de portraits : El Chocolate, La Paquera (malheureusement, c'est trop tard), et Mayte Martín, qui elle n'est pas gitane (projet refusé par Arte). Mon deuxième film est centré sur le danseur Manolete, mais met aussi en scène tout le clan familial (Juan Maya, Marina Heredia...).



Le sujet en est le processus de transmission familiale d'une culture orale. De fait, ce sont surtout des familles gitanes qui se soucient de la transmission des traditions. Mon premier séjour à « Las Tres Mil » remonte à dix-sept ans. (Un quartier HLM où ont été « relogés » dans des conditions honteuses, entre autres, les familles gitanes chassées de Triana par la « réhabilitation » du quartier, traduire : par une série de spéculations immobilières juteuses après expulsion des pauvres et autres indésirables. On doit sans doute à l'indolence andalouse le fait que cette vaste opération de « nettoyage » n'ait pas été réalisée par des moyens modernes comme le Karcher. Cette maladresse a depuis été très opportunément corrigée par notre ministre de l'Intérieur. NDR).

Je me suis tout de suite rendue compte que ce quartier était très photogénique. Quand j'ai réalisé « Polígono Sur », je suis donc passée de la famille au quartier. Et comme les familles qui habitent « Las Tres Mil » sont très majoritairement gitanes, il était évident que les principaux protagonistes en seraient des gitans. Cela dit, El Camas et El Indio sont payos, et cependant parfaitement intégrés.

Avant de tourner « Agujetas, cantaor », je n'avais aucune expérience en tant que réalisatrice. Mais je savais exactement ce que je voulais et ce que je pouvais obtenir de mon personnage. J'avais préparé soigneusement les repérages, par exemple le paysage de campagne, et l'heure à laquelle j'aurai la lumière exacte que je souhaitais. Je tiens beaucoup à la poésie de ce plan, avec ses dégradés de gris. Plus les artistes flamencos sont dans

la spontanéité, et c'est ce que je veux capter, moins ils sont bons en répétition. Je dois donc prévoir méticuleusement chaque séquence (lumière, mise en place et mouvements des caméras, essais...), pour faire le moins de prises possible. Pour Agujetas, je n'ai eu que six jours de tournage, dont cinq seulement avec lui. Tout s'est bien passé parce que j'avais une équipe très réduite, et un excellent chef opérateur, Jean-Yves Escoffier, avec lequel j'ai une connivence absolue. Lors du concert à la Peña de Chipiona, il y avait bien sûr des spectateurs de passage, mais surtout des petites gens du coin, des journaliers agricoles..., qui ressentent le flamenco d'une manière très intime. J'ai filmé en gros plan parce que je voulais qu'on les voie vraiment vivre le cante. Quand ensuite El Coyote dit : « le chant d'Agujetas te blesse, te blesse... », ces images en sont la preuve.

C'est vrai que dans mes films, tout est très pensé, c'est justement ce qui nous rend disponible à l'imprévu. Pour le combat de coqs (dans « Polígono Sur » NDR), Jean-Yves filmait les coqs, et moi les visages des spectateurs. Les enfants sont le véritable sujet de cette scène : plus que les coqs, ils regardent les adultes, ils sont hallucinés par leur violence, l'état d'excitation dans lequel se trouvent leurs pères, leurs frères... Le montage insiste sur le contraste entre la beauté artistique et la sauvagerie du combat.

Volontairement, cette séquence est suivie immédiatement par le groupe des femmes qui chantent et dansent dans la rue en revenant de faire leurs courses. Elles n'apparaissent donc que très tard dans le film. Je voulais filmer la réalité, et j'ai vraiment assisté à cette scène. C'était de jour,

parce que les hommes vivent la nuit. Dans le quartier, on ne voit pas les femmes, sauf pour les commissions. Sinon, elles restent enfermées chez elles. Toutes les difficultés, toute la douleur sont pour elles. Sans exagérer, les trois quarts de leurs maris ou de leurs fils sont, soit accros, soit en cure de désintoxication, soit en prison. Et, comme dit la copla chantée dans cette séquence : « c'est maman qui le gagne, c'est papa qui le dépense... ». Les hommes sont complètement infantilisés, ils n'assurent tout simplement pas. Comme on le voit dans la scène chez La Revuelo, ce sont les femmes qui font la loi à la maison. A l'extérieur, devant les autres, le mari commande, mais à la maison il file doux. La posture extérieure n'est destinée qu'au « qu'en dira-t-on ». Les femmes assument tout, et surtout le chaos des hommes : la structure familiale ne tient que par elles. Le plan sur le ciel qui conclut cette séquence, c'est la fin des souffrances, la délivrance : pour moi, leur chant mène à cela. J'éprouve une grande admiration pour elles. L'errance en automobile de Luis Fernández, qui suit, me permet de filmer à nouveau le milieu où luttent ces femmes..., et la fresque reproduisant « Guernica » sur un mur : une hypocrisie culturelle assez savoureuse, parce qu'on ne fait pas mieux que « Las Tres Mil » comme ville détruite.

Le groupe des hommes aborde à plusieurs reprises des problèmes sociaux : le chômage, la drogue, la police, l'absence de services publics... La plupart opposent la réalité de « Las Tres Mil » à sa réputation, vue de l'extérieur. J'ai voulu faire entendre différents points de vue. Certains se posent en victimes : « on nous traite comme des indigènes ». D'autres expriment une véritable conscience politique.

Le départ de Triana a significé pour les gitans de Séville la perte de la convivialité et des solidarités liées à l'habitat ouvert sur les patios, et la perte des métiers traditionnels comme la forge, la vannerie, ou la brocante. Le plan qui ouvre le film, un âne regardant la cité depuis un quatrième étage, est le symbole de ce déracinement. Les premiers arrivants ont tenté d'adapter leur mode de vie à ce nouvel habitat. L'âne dans l'appartement est une reconstitution, mais le fait est véridique : il a fallu faire monter l'animal par les escaliers, et il y avait une place pour lui, avec son avoine, sa paille... Avec Luis Fernández chantant ensuite por Bulería (« Sin un amigo... » ; « La libertad... »), et son dialogue avec El Indio, on a deux images du déracinement. J'ai moi-même grandi dans un quartier marginal, tout de même moins dur, où la population était d'origines diverses mais uniformément pauvre. Aucun lieu de culture, c'était le désert. J'ai retrouvé à « Las Tres Mil » la même ambiance surréaliste, comme ces bars installés dans des fourgonnettes, les bougies et les torches qu'ils allument partout..., je trouve ça magnifique. S'il n'y a plus de bois, ils brûlent les portes : de toute façon, tout est pourri. Il y a une sorte d'humour distancié dans leurs propos, qui provo-

que le rire à partir d'un quotidien très dur. Ce qui n'est pas dit dans le film, et que je voudrais que l'on comprenne, c'est que beaucoup des frères de ceux qu'on voit là sont en prison, ou morts du sida ou d'overdose. Mais il leur reste la joie d'être ensemble, ranimée par l'art. Si le flamenco disparaissait, ce serait le désert total. Cependant, leur culture s'est beaucoup appauvrie depuis une dizaine d'années, à cause de l'omniprésence de la drogue. Ils chantent maintenant pratiquement tous la même série de Bulerías, alors que le répertoire était auparavant beaucoup plus riche. Ce qui en reste les sauve encore un peu. C'est pourquoi je conclus toutes ces scènes de discussions par une séquence musicale. De là aussi un montage qui ponctue le film: un train passe derrière un mur, puis Luís Fernández chante, ou un groupe de rap répète dans la rue. Outre le fait que leurs lieux de réunion (« peñas ») sont réellement situés face à ce mur, je pense que ça symbolise bien la dualité entre l'enfermement dans tout ce que signifie ce quartier et l'art comme ultime espace de vie et de liberté. Pour réaliser ces scènes de discussions, j'étais présente hors champ et je posais des questions qui étaient ensuite effacées au montage. Comme je connais très bien mes personnages, je sais comment les provoquer, et j'obtiens au final des scènes très spontanées. C'est ainsi qu'a été tourné, par exemple, le débat dialectique entre les musiciens : « est-il utile d'apprendre à lire une partition? » / « Ne risquons-nous pas de perdre ce que nous avons appris dans nos familles et dans la rue? ». Donc, tout est très précis, mais en fin de compte forcément ouvert.

Après avoir tourné « Polígono Sur », je pense que je peux faire n'importe quoi. C'était très difficile, surtout parce qu'en fait, la production n'était pas là pour m'aider, mais pour me mettre des bâtons dans les roues. Ils n'ont jamais compris le projet.

« PLUS LE BUDGET EST GROS, MOINS ON EST LIBRE : C'EST DIRECTEMENT PROPORTIONNEL »

Pour l'avant-première à Séville, nous avions une salle de 25000 places.

J'avais exigé et obtenu de la production que la majorité des places soient réservées aux gens de « Las Tres Mil ». C'était juste avant la guerre en Irak : le ministre de la culture du gouvernement Aznar était présent, et il a été accueilli par un « No a la guerra » qui a duré une bonne demi-heure. Les organisateurs m'ont demandé de faire taire le public, mais j'ai naturellement refusé : j'étais trop heureuse que l'avant première de mon film serve au moins à ça. Les gens extérieurs à « Las Tres Mil » ont dû revoir le film, parce qu'ils n'avaient pas compris la moitié des dialogues : les gens du quartier n'ont pas arrêté de rire et d'applaudir, du début à la fin. Il y a eu aussi des

moments d'émotion pure, par exemple pendant le solo de guitare d'Emilio Caracafé sur le thème de « Soy gitano », en hommage à Camarón.

Il y a eu des prises de position, des revendications, comme ce que dit l'un des protagonistes du film : « quand ils viendront chercher nos votes... ». Du coup, le maire est ensuite aller les voir : « on va parler... ». Par groupes, ils ont réussi à faire avancer quelques dossiers, un centre pour les enfants en grande difficulté, un centre culturel, un lycée... : quelques conséquences pratiques heureuses, même si ça ne va pas résoudre les problèmes de fond.

J'aurais voulu avoir un producteur qui comprenne le projet. Je n'ai pas pu en parler avec lui plus d'un quart d'heure. Il venait de la fiction, et se méfiait de ma manière de travailler. Je devais reconstituer des situations que j'avais vues mille fois, et espérer que mes « acteurs » se sentent suffisamment à l'aise pour oublier les caméras. L'important, c'est qu'à partir d'un découpage très précis, se créent les conditions d'un vécu quotidien, avec pour mon équipe une disponibilité qui permette de capter l'instant imprévisible. Pour cela, il faut une équipe réduite de techniciens qui les aiment, qui les comprennent, qui les respectent, qui aient du plaisir à être avec eux, et qui considèrent leur travail comme une chance unique d'entrer dans un monde auquel ils n'auraient jamais eu accès. Au lieu de cela, on m'a imposé une grosse équipe, et un « making of » qui cassait la spontanéité de mes personnages et perturbait la concentration de Jean-Yves Escoffier.

De plus, les producteurs et une partie des techniciens méprisaient les gens de « Las Tres Mil », ou en avaient peur...

L'un des défis du projet était d'organiser un concert au cœur de « Las Tres Mil » en invitant le public extérieur, qui a toujours peur d'y mettre les pieds. Canal+ a accepté de coproduire à condition de filmer.

Ils nous ont tout de même laissé deux caméras, mais aucun emplacement praticable... Ils ont commencé par mettre sur scène des fumigènes, des lasers roses et verts, comme pour un concert de rock, et ils ont travaillé dans le plus pur style « télé » : avec seulement deux caméras indépendantes, toutes les autres étant commandées depuis la console, avec des changements d'angles très rapide, pour ne pas « ennuyer » les téléspectateurs et perdre de l'audimat. C'était l'inverse de ce que je voulais. Le matériel qu'ils m'ont donné était vraiment très pauvre, et j'ai découvert tout ça deux jours avant de présenter le film à Berlin! Sans parler des problèmes de traduction pour le sous-titrage...

« JE DOIS ABSOLUMENT TOURNER CES DEUX FILMS. ENSUITE, JE VEUX BIEN ME RETIRER POUR ÉCRIRE OU CULTIVER MON JARDIN »

J'ai deux projets de fiction auxquels je tiens beaucoup. J'ai ébauché le premier avant même « Polígono Sur ». C'est une sorte de « road movie » qui ne peut être interprété que par Diego Carrasco, El Torta, et Moraíto, pour les-

quels j'ai écrit le scénario. Ils se connaissent depuis leur enfance : il y a entre eux une sorte d'alchimie extraordinaire, très cinématographique, faite d'humour, de connivences, de complicité et de rivalité inextricablement mêlées. Je n'écris jamais pour des acteurs, mais pour des êtres précis. Je les mets dans des situations où ils retrouvent une réalité qui leur ressemble, ce qui est pour moi la manière la plus authentique de m'approcher d'eux. Je joue beaucoup sur le temps réel, ce qui me permet de montrer leur rapport à la fête, au travail, à la rigueur, à l'argent, au désir, à l'amour, au devoir, aux

parents, aux traditions... Les relations entre les trois personnages évoluent au gré de leurs pérégrinations dans le Jerez nocturne, puis sur les routes vers la feria de Barbate à la suite de leur rencontre avec une belle japonaise un peu décalée. J'ai déjà tout prévu très précisément : les lieux, les scènes, les péripéties, les dialogues (même si ensuite ils les changent pendant le tournage)... (ici, Dominique Abel me raconte la totalité du scénario et de ses intentions, que je ne vous dévoilerai pas, avec une précision méticuleuse, et en me jouant au passage quelques scènes. NDR)

Mon deuxième projet est plus intimiste. Il est écrit pour ma fille, Carmen, et pour Luís Fernández (l'un des protagonistes de « Polígono Sur »), qui a été mon compagnon pendant plusieurs années. Il s'agit du récit d'une sorte de voyage initiatique que mes deux personnages entreprennent pour que ma fille puisse rencontrer son grand père, qui habite dans le centre de la France, avant qu'il ne meure.

J'ai déjà eu plusieurs contacts pour ces deux projets, mais aucun n'a encore abouti à des propositions concrètes de financement. (On n'ose imaginer qu'aucun producteur ne s'intéresse à ces scénarios. La profession s'honorerait grandement à soutenir les œuvres d'une réalisatrice qui a déjà produit, avec un succès public considérable, trois films admirables. NDR).

Propos recueillis par Claude Worms.



21.00 MEZZO

Manuel Agujetas

Agujetas cantaor

TT Documentaire franco-espagnol de Dominique Abel (1998). Rediffusion.

« J'ai été jaloux de la rivière où tu t'es baignée », chante cet homme au visage taillé dans le roc, buriné, balafré, grimaçant de douleur même quand il sourit de toute sa rangée de dents en or. Manuel Agujetas est un *cantaor* – un chanteur de flamenco – ancienne manière. Il rugit plus qu'il ne chante, hargneux en apparence, écorché surtout, le corps traversé par les soubresauts de sa voix. « Il est comme le whisky la première fois, il a un goût âpre », dit l'un de ses fans. « Brut, primitif, farouche, asocial, il griffe, il se bat avec le cante », ajoutent les autres.

Agujetas n'a jamais appris ni à lire ni à écrire, et pourtant il compose des *letras*, textes à la poésie sombre, désespérée, qui hantent ses nuits.

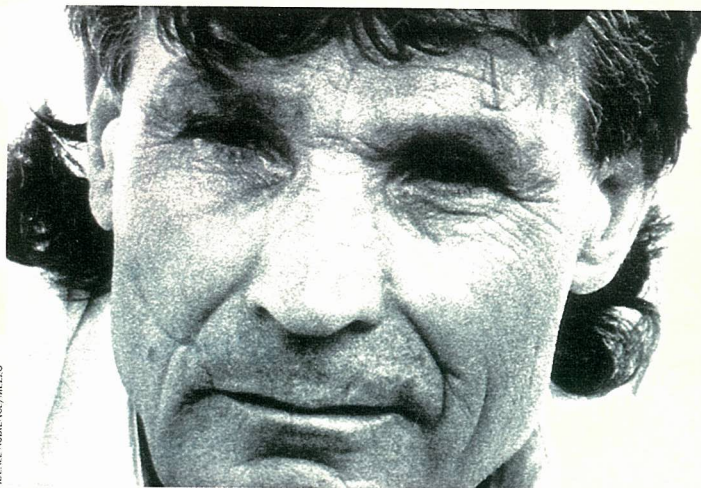
Son père aussi était *cantaor* : on le voit à ses côtés, en une émouvante séquence d'archives des années 70. Dominique Abel, la réalisatrice, a, semble-t-il, voulu rester fidèle à la sobriété de ces anciennes images. Elle a adopté le noir

et blanc, du moins jusqu'à une dernière séquence – qui surprend – en couleurs. Le gros plan est son credo. Fascinant lorsqu'il capte le frisson ou le sursaut qui traverse un visage. Mais si omniprésent qu'il occulte un peu l'environnement du chanteur.

Ce film est un portrait à plusieurs voix où l'expression des visages est utilisée comme une clef pour comprendre l'uni-

vers, avant tout intérieur, du flamenco. Agujetas y évoque la maison qu'il a construite de ses mains, y clame son goût pour la liberté, y explique son rapport à la terre, qu'il cultive et qu'il aime autant que les femmes... Lorsqu'il parle de son épouse japonaise, que l'on aperçoit esquissant quelques pas de danse, son regard est – enfin – irradié de bonheur.

Eliane Azoulay

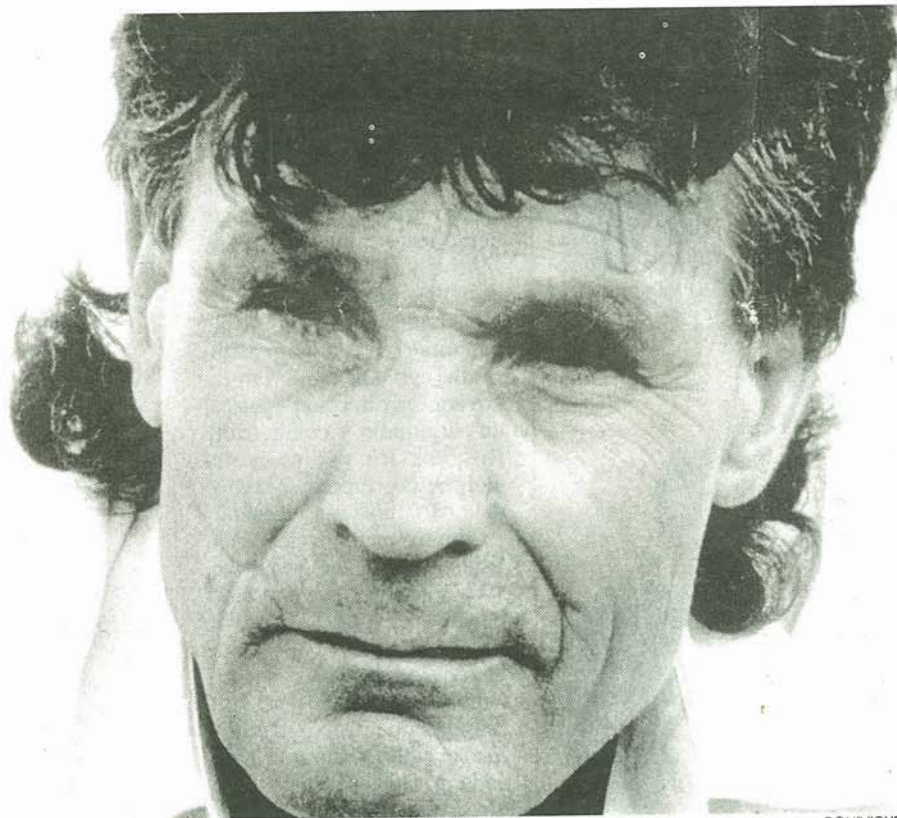


Le chanteur de flamenco Manuel Agujetas, sévèrement buriné. 21.00, Mezzo.

→ **Les films et les documentaires multidiffusés dans la journée sont en page 204.**

Télé

Dominique Abel recoge en un filme el cante y la personalidad bravíos de Manuel Agujetas



DOMINIQUE ABEL

El cantaor gitano Agujetas protagoniza la primera película de la escritora y realizadora Dominique Abel

EMILIO MANZANO

BARCELONA. — Un larguísimo plano muestra la silueta de un hombre que avanza con paso indolente entre unos rastros; a medida que se acerca a la cámara comienza a entonar un fandango: "Y er médico m'ha mandao/dormir con una morena/y qué médico tan amable/qué medicina más güena/de este mal no muere naide." La cámara se recrea ahora en los rasgos tallados en pedernal del cantaor, que anuncia, con tono de sentencia: "Me llamo Manuel de los Santos Pastor; Agujetas de Jerez; cantaor flamenco".

Así comienza el filme de la realizadora y novelista Dominique Abel "Agujetas, cantaor", un documental de una hora de duración que recoge la personalidad y el cante bravíos y temperamentales de una de las más grandes figuras vivas del cante jondo, representante de la escuela jerezana y considerado como un mito en el mundo flamenco y gitano. Esta semana se pone a la venta en España en formato de vídeo, lanzamiento acompañado de un disco compacto del mismo título.

Producido por Idéale Audiencie con participación de la cadena Arte y TVE, el filme "Agujetas, cantaor"

—premiado en el último festival internacional de televisión de Praga— es el resultado de la fascinación que la entonces modelo Dominique Abel sintió por el flamenco y por el cantaor jerezano en particular a su llegada a España, hace 16 años. Al margen de los méritos intrínsecos del filme, la debutante realizadora francesa radical se apunta un primer tanto con la sola participación del cantaor, un hombre radicalmente independiente que nunca ha camuflado su desconfianza hacia el orden social, los medios de comunicación, la industria del disco, los cir-

cuitos flamencos... en fin, hacia casi todo. Como dice el propio Agujetas en un momento de la película, con el punto de megalomanía que le caracteriza: "A mí no me gusta nada; a mí sólo me gusto yo".

Construido a base de retazos visuales, el documental recoge conversaciones con el cantaor, fragmentos de filmaciones antiguas de TVE y varios momentos de dos actuaciones junto al prestigioso guitarrista Moraíto —que define el cante de Agujetas como "salvaje y en estado puro"— celebradas en la casa que posee el cantaor en Rota —construida

enteramente con sus propias manos, incluso el pozo de seis metros que cavó en dos días con la única ayuda de una pala— y en la venta chippionera del Gordo Prospín, con público real.

Nacido hace unos 55 años (no posee certificados ni papeles de nacimiento) en el barrio jerezano de La Plazuela e hijo del gran cantaor Manuel Agujetas "el Viejo", Agujetas trabajó en la fragua de su padre hasta pasados los 35 años. Su orgullosa negativa a cantar para los señoritos —única salida económica del cante durante muchos años— retardó su salida como cantaor, más allá de los límites de la fragua y los colmados.

Analfabeto —y orgulloso de serlo—, Agujetas impone su inquieta y temperamental personalidad en cada fotograma del filme que Dominique Abel le ha dedicado, ya sea explicando las ventajas artísticas de su condición de iletrado —"el que sa-

Coproducido por la cadena francesa Arte y TVE, la cinta fue premiada en el festival internacional de televisión de Praga

be leer y escribir no puede cantar flamenco, porque pierde el saber pronunciar"—, su matrimonio con la japonesa Kaneko Ikeda —"allí los hacen todos iguales, pero ella es diferente; bailando por soleares no tiene rival"— o su modo de retener en la memoria las letras de los cantes que compone: "Todas las mañanas me duele la cabeza porque todos los días repaso las letras y todas las noches sueño con el cante; me enjuago la cara y me se quita el dolor."

Aplaudido y venerado por públicos de Estados Unidos, Francia, Inglaterra o Japón y figura irrepetible del flamenco —es su exponente vivo más racial y salvaje—, Agujetas insiste a lo largo de todo el documental en definirse como un hombre libre —"sobre mí naide tiene mando"— y amante del campo: "Lo que más me gusta en el mundo es el campo... y las mujeres: jorobás, torcías, bizcas... toas".●

Una modelo fascinada por el flamenco

■ A Dominique Abel, cotizada modelo francesa instalada en España, le cambió la vida el encuentro con Agujetas, primero en forma de casete pirata comprada en el Rastro y después en un encuentro cara a cara que parece salido de una película de Buñuel. A una sonrisa de la maniquí, el cantaor, que caminaba fingiendo una terrible cojera, respondió arrodillándose en plena calle, persignándose cristianamente, levantando una mano al cielo y prosiguiendo su camino con paso firme. Musa del fotógrafo Javier Vallhonrat, con cuyas fotografías llegó a las portadas de muchas revistas en los años 80, Dominique Abel de-

cidió pasar al otro lado de la cámara con un documental sobre su ídolo flamenco. "El rodaje —recuerda— fue una batalla, pero con esa determinación de las mujeres embarazadas, lo estaba de siete meses, sabía que debía continuar, hacer esa película, rendirle ese homenaje." El resultado es este documental, "Agujetas, cantaor", que la realizadora presenta hoy en la Fnac de Barcelona. Sus experiencias contradictorias con el mundo de la moda —a la que se dedicó casi por casualidad— quedaron reflejadas en la novela "Camaleona", que la editorial Planeta editó a mediados del año pasado.

Un documental sobre el cantaor Agujetas gana el Festival de Praga

La francesa Dominique Abel dirige el "homenaje a un artista singular"

M. M., Madrid

Un documental sobre el cantaor jerezano Agujetas, dirigido por su amiga francesa Dominique Abel, ha ganado el primer premio del Festival Golden Prague. Por primera vez, el flamenco obtiene un galardón en ese prestigioso festi-

val de cine musical. Un equipo francés, que incluye al célebre director de fotografía Jean-Ives Escoffier, operador habitual del transgresor Leos Carax, filmó al artista en su casa durante seis días. Abel define su película como un "homenaje a un artista muy singular".

Agujetas, cantaor, es un retrato fiel, muy íntimo y a ratos trágico de Manuel de los Santos, *Agujetas*, hombre extraño y primitivo, cantaor arraigado a la tierra (es herrero de fragua y labra su huerta en Chipiona) y encarnación del eslabón perdido entre el flamenco actual y aquel arte incipiente y oculto que debían practicar los gitanos andaluces hace 300 o 400 años.

Una vez más, Francia viene a descubrirnos la fibra, la magnitud y el alcance universal del flamenco. Con los 80 millones de pesetas de presupuesto que consiguió la productora Ideal Audience, Dominique Abel ha logrado el milagro de filmar la vida cotidiana de este personaje íntegro y anacrónico que desprecia el dinero (o casi), la educación y la familia, la prensa y el mundo exterior.

Los que vieron la expresión alucinada de Agujetas (la mirada perdida, los dientes de oro) en la película de Saura *Flamen-*

co no podrán olvidar aquella cara rota, partida a cachos, que metía miedo. A Dominique Abel, en cambio, no sólo no le dio miedo, sino que se enamoró de ella nada más conocerlo. "No, de su jeta no, de su arte", corrige en su perfecto castellano con acento caló.

Abel llegó a España en 1983, con 18 años. Decidió dejar su casa y su familia en París después de oír un disco de Camarón, ver bailar a la compañía de Antonio Gades y leer un par de libros de Machado y Valle-Inclán. Conoció a Agujetas poco después de llegar. "Fue un flechazo, una hecatombe, tres días de locura", dice.

Curriculum intenso

Pero antes de convertirse en su directora de cine, la inquieta Abel hizo casi de todo: fue profesora de francés en un colegio de monjas; alumna en la academia de baile de Amor de Dios, y bailaora en tablaos de Talave-

ra de la Reina a 5.000 pesetas la gala; modelo para revistas como *Vogue*, fotógrafos como Javier Vallhonrat y publicidades varias (puso las piernas al anuncio de Berkshyre). Ahora acaba de tener una hija con el cofundador de Radio Tarifa Vicente Molino, y está a punto de presentar un libro, *Camaleona*, su visión de las angustias de una modelo. Lo publicará Planeta en junio.

Pero fue su amistad con Agujetas la única arma que le convenció para dejarse rodar. "Lo primero que le dijo al productor, Pierre Olivier Bardet, fue 'todos los franceses son unos hijos de puta'. Pero al final tragó, y firmó el contrato. Con una A".

Ahora quedan 58 minutos para la historia del cine flamenco: muchos primeros planos, la imagen austera y en blanco y negro, y Moraíto Chico a la guitarra. La película y el disco con la banda sonora saldrán juntos en otoño.

EL CANTAOR QUE NUNCA EXISTIÓ

La documentalista **Dominique Abel** indaga en el flamenco a través de *Agujetas*

AGUJETAS, CANTAOR

Intérprete: Manuel de los Santos,

Agujetas.

Directora: Dominique Abel.

Documental / Francia 1998.

Duración: 58 minutos.

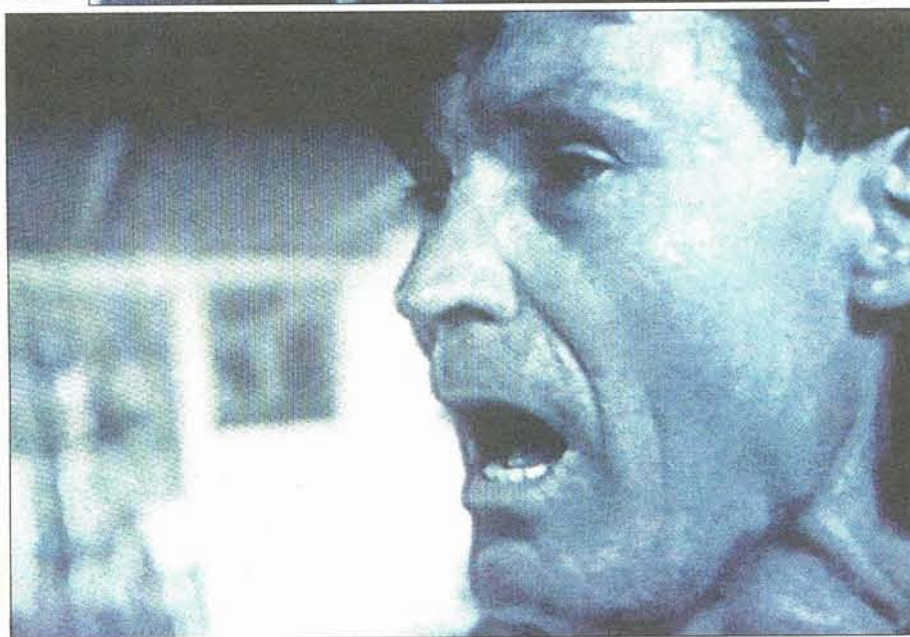
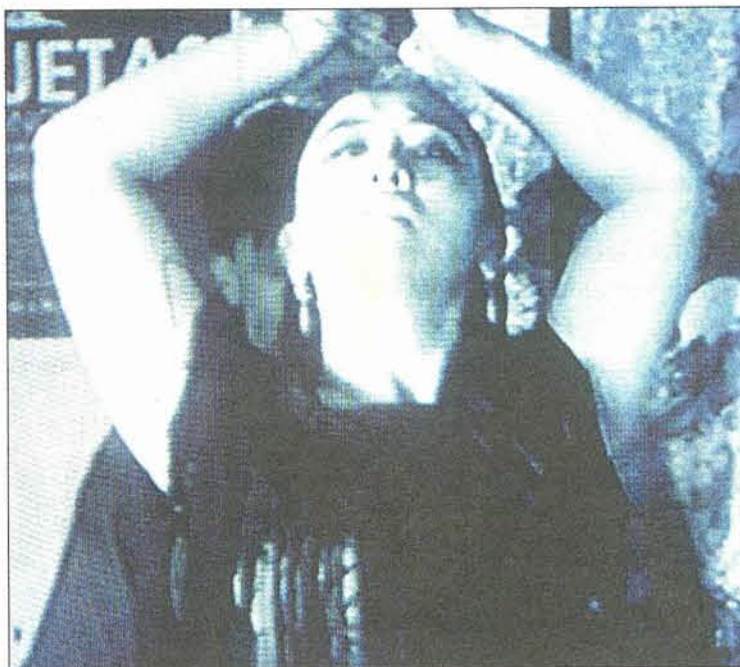
ÁNGEL ÁLVAREZ CABALLERO

Manuel de los Santos, *Agujetas*, es un cantaor que no sabe dónde nació —aunque pasa por ser de Jerez de la Frontera (Cádiz)—, ni cuándo. Lo dice en este mediometrage sobre su persona, que cuando necesita algún documento que acredite esos datos no se los dan en ningún sitio porque no figura. En los papeles no existe, nunca existió. Probablemente se trata de uno de los gitanos no registrados por sus padres cuando nacieron para librarles de hacer el servicio militar.

Existe en los discos, existe en la historia del cante flamenco. Ahora también en el cine, en este retrato documental realizado por Dominique Abel. Un retrato atípico, no porque carezca de fidelidad hacia el retratado, sino quizá por demasiado fiel. El atípico es el personaje, este cantaor que vive de espaldas a la sociedad y que reivindica una forma de ser y de cantar, y de vivir el flamenco, que ya no son de este tiempo.

Y todo eso, y mucho más, sí está captado aquí con un rigor que acredita el buen pulso de Abel para, al igual que los buenos cantaos y los buenos tores, saber cuál es el momento justo de la verdad en que el personaje que tiene ante su cámara está expresando más con una palabra, con un gesto, con una simple mirada fija que en ningún caso parece dubitativa o errátil. Porque el cantaor tiene eso que se llama máscara, y no siendo actor ni nada que se le parezca, posee una tremenda capacidad de transmisión sólo con estar ahí.

“Yo no sé leer ni escribir, ni nada de eso”, dice a la cámara. “Una persona que sabe leer y escribir no puede cantar flamenco,



Arriba, Kanako, mujer de *Agujetas*, que aparece en la imagen de abajo.

porque ya pierde el saber pronunciar”. Cantaor áspero, primitivo en tantas cosas, “bruto” según su propio calificativo. Huraño casi siempre, esquivo a veces, Abel ha tenido la habilidad de saber darnos su imagen real, igual cuando se expresa en una verborrea desahogada y por momentos incoherente como cuando se encierra en el hermetismo de sus silencios.

Y cuando canta, que casi toda la película es cante. En la actualidad, acompañado por la guitarra incomparable de Moraño Chico, y en materiales de archivo, especialmente aquella serie de Televisión Española que se tituló *Rito y geografía del cante*. La imagen en blanco y negro —salvo unos planos finales— va a la perfección con la naturaleza del contenido porque los aficionados a este arte tenemos tendencia, y no sabría decir por qué, a imaginárnoslo, a pensarlo en blanco y negro. Y tampoco la efígie de este gitano bronco, oscuro y con el rostro accidentado por costurones se presta demasiado al colorín.

El flamenco ha tenido poca suerte con el cine y la televisión. La sombra de la llamada españolada ha planeado sobre la imagen de este arte que, sin embargo, se presta a una estética de maravilla plástica. Quizá el pecado capital ha estado en eso, en que se ha querido reflejar prioritariamente la imagen tópica. Últimamente parece que el signo va cambiando. Singularmente en el ámbito del documental, en el que este *Agujetas, cantaor* es una rara avis por la verdad que transmite y la dignidad de su realización.

La bella francesa desnuda a la bestia andaluza

Agujetas es un hombre muy inteligente que presume de bestia parda. No sólo es un hombre primitivo de corazón, sino que se enorgullece de ello, lo cual le convierte, seguramente, en el más auténtico y peculiar artista español. La horma de la alpargata de este herrero virtuoso, que es además escultor de un enorme poder evocador (inolvidable su flaquísimo Cristo de madera al que Agujetas vistió con el pelo de su mujer, Kanako), ha resultado ser Dominique Abel, una bella ex modelo parisiense y ex musa de Xavier Vallhonrat que se enamoró del personaje y de su arte al primer vistazo, hace ya muchos años. Abel escribió un

guion de Salomé en el que Agujetas sería San Juan Bautista, pero la cosa no cuajó. La relación acabó propiciando, en cambio, este milagro, esta película pequeña y gigantesca, llena de vida y de muerte a la vez, y en la que Agujetas aparece desnudo, a solas con su casa, su campo, su alma, su peculiar y demoledora claridad de ideas y su concepción, sincera hasta el abismo, de lo que es ser flamenco. Una película que es flamenco puro y a la vez mucho más que flamenco, porque Agujetas nos hace viajar a terrenos olvidados: la verdadera cultura de la sangre, la honradez a saco y la coherencia a muerte. Miguel Mora

Lo Mejor del San Francisco 43 Film Festival - Año 2000

By Mario Joel

En exclusiva presenciamos un desfile de 190 películas de alrededor del mundo y el Bohemio News tuvo entrevistas exclusivas con los astros del firmamento de las cinematografía mundial actual. El público multinacional que comprende la hermosa geografía de las ciudad de San Francisco aclamo a las mejores películas por sus contenidos muy diversos en lo histórico documental, así como dramas de la ficción y la imaginación muy desbordante sobre todo el presente festival estuvo muy animado por la participación y la presencia de una numerosa cantidad de mujeres directoras de película!!!

Jana Bokova de Argentina vino con su diario para un cuento ("Diary for a Story")...un hombre joven, Elias, es un incipiente escritor de Buenos Aires que trata de adquirir experiencia de la vida,immersiéndose en la vida nocturna

de cabaret "Black Cat Nightclub." Al tiempo vive una vida paralela alternando con los miembros de la alta sociedad. En su jornada búsqueda de los contactos y contactos con las editoriales nacionales.

Dominique Abel de Francia nos brindó "Agujetas, Cantaor" bello documental de este cantautor con duende cautivó a nuestra audiencia con la garra de su lírica y con una bella dirección de Dominique Abel en esta cinta en blanco y negro. "Unos de los grandes cantadores de flamenco de todos los tiempos. Uno de los últimos representantes de la escuela Brava de Jerez y el hondo cantante, puro gitano."

Directora Jesim Ustaoglu (Turkey-Netherlands-Germany) "Jornada al Esplendor del Sol." Jesim es una de las directoras mas importantes de Turquía, no solamente por su compromiso en los aspectos sociales sin no también una escritora de las historias de inmigrantes en esta legendaria ciu-

dad de Istanbul. Como este sencilla historia de amistad y en donde el amor triunfa sobre el infortunio en una jornada hacia el sol.

Directora Lea Pool con "Set Me Free" no trae la fresca presencia cinematografía de una estrella del cine Canadiense Karine Vanasse que encarna una rica historia situada en los años 60s en donde un explosivo poeta frustrado brinda las contradicciones en la vida de una adolescente obsesionada por la cinematografía de Goddard. La presencia de Karine Vanasse deslumbró con su alegría al presente festival, y inspire de cientos de adolescentes de las escuelas locales de esta ciudad.

Directora Tove Torbjornsson "El Niño Perdido" de Sweden. Esta aventura empieza en la India cuando un niño de una villa pequeña se extravía y termina siendo adoptado en Sweden para retornar después de los 27 años a sus orígenes en la India. Esta cinta brilla por la sen-



Karine Vanasse, Set Me Free.



Lee Kang-i, Darkness and Light.



Dominique Abel, Agujetas Cantaore.



Jasmine Dellal, American Gypsy.

sibilidad y su producción ...

Director Chang Tso-Chi con "Darkness and Light." Este excepcional directora de Taiwan ganadora de Globo de Oro en el Festival de Tokio. Con una bellísima cinematografía nocturnal, nos transporta en una historia de amor encarnada por la hermosa presencia de Lee Kang-i. En este en un conflicto entre lo romántico de una pareja de adolescentes y la ruda realidad de una pugna de bandas de gangsters ciudadanos.

Directora Jasmine Dellal con su "American Gypsy: A Stranger in Everybody's Land." Gana en este festival de San Francisco el Golden Gate Award en la categoría de mejor documental.... En America vive

mas de un millón de gitanos o romis, la mayoría de nosotros ignoramos sus vidas o no sabemos nada de sus estilos existenciales. Jasmine con esta documental se exhibirá en el Roxie Cinema del día viernes, 2 de junio al jueves, 8 del junio. Este documental cinematográfico explora el mundo secreto de los gitanos con sus historias en el transcurso de los 5 años que se llevó esta filmación. Jasmine enfoca su atención en la melodrama de la vida real de una familia de gitanos que se ve profanada y mancillada por las sospechas policiales de un mundo extraño con sus leyes e impuestas por los gentiles. En esta lucha el patriarca Jimmy Marks se obsesiona por sus derechos civiles

y en defensa de la cultura romi que lucha por sobrevivir en este caos en una vida american.

El Bohemio news agradece la participación entusiasta del departamento de publicidad del festival. Especial gracias a Hilary Hart, Jennifer Feeney, Lewis Tice, Caroline Hanni, and Christa Scharfenberg.

EL BOHEMIO NEWS, Miércoles: 24 de mayo de 2000

FLAMENCO. LA REALIZADORA AFIRMA QUE ESTE ARTISTA ES «EL HOMBRE MÁS LIBRE QUE HE CONOCIDO»

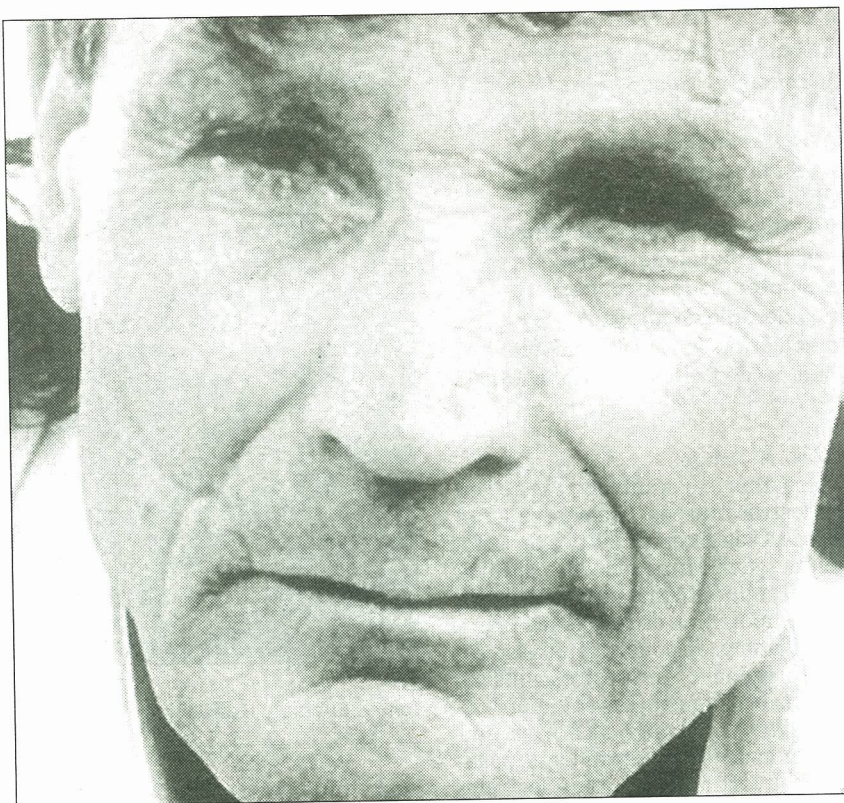
Dominique Abel presenta la película y la banda sonora dedicada «Agujetas, cantaor»

BARCELONA. P. Burruezo

Ayer se presentó en Barcelona «Agujetas, cantaor», una película firmada por la escritora, modelo y realizadora Dominique Abel. Del filme también se ha extraído un CD del gran cantaor jerezano, un disco que contiene soleá, seguiriyas, martinete, fandango... Ambas obras retratan a un cantaor polémico, primitivo, gitanísimo, profundo y, sobre todo, libre. «Agujetas es el hombre más libre que he conocido en mi vida. También tiene una gran cultura, aunque nunca ha ido a una escuela. Ha sido muy difícil rodar con él porque es un personaje indómito. Pero, a la vez, ha sido una experiencia fascinante», señaló ayer Abel.

La película dura aproximadamente una hora. En ella, el cantaor canta en una Peña de Rota, muestra su casa, explica su vida y realiza confesiones: «Una vez, en una fiesta, un señorito le tapó la boca al Borrico. A mí nadie me hace eso. Si un señorito me tapa la boca, le doy a él y a toda su familia. Yo soy así».

La mayor parte del documental está realizada en blanco y negro, salvo el final. Según la autora, «el mensaje de Agujetas es un mensaje de austeridad, un mensaje esencial. Es una forma de cante que está desapareciendo y, en ese sentido, la película es más que eso, es un documento, para que esas formas no se pierdan». Agujetas, en todo momento, se muestra orgulloso y altivo. Dice, entre otras cosas, que «alguien que sabe leer y escribir no puede cantar bien flamenco, porque le falla la pronunciación.



Archivo

Agujetas, un cantaor puro y rotundo

Lo que más me gusta del mundo es mi huerto. Yo hago mi casa. No sé poner tochos, pero poco a poco va saliendo. Tengo una fragua, pero ya sólo trabajo por gusto».

Dominique Abel señaló ayer que «vivía en Turquía cuando mi hermano me hizo escuchar un disco de Camarón. Me enamoré del flamenco,

me vine a España con lo puesto y me metí en el ambiente. Hace diecisiete años que conozco a Agujetas. La película está rodada con el respeto que el mundo jondo requiere. Está hecha desde dentro, por alguien que conoce y ama esta música universal. Desgraciadamente, la producción es francesa, porque, aunque llamé a muchas puertas, nadie en España quiso echarme una mano en este proyecto».

El «cantaor» Manuel Agujetas, protagonista de un documental

Dominique Abel mezcla sus actuaciones y sus palabras

ALFREDO GRIMALDOS

MADRID.— «Sólo me gusto yo», afirma Manuel Agujetas en el documental de Dominique Abel *Agujetas cantaor*, una aproximación bastante certera a este anacrónico personaje, cuya garganta encierra los ecos más puros y primitivos del flamenco jerezano. «Me aficioné al sonido añejo gracias a él, directamente, sin escuchar cosas más fáciles, y he intentando reflejar una forma de cante que se está perdiendo. Desde dentro de este particular universo», afirma la directora francesa.

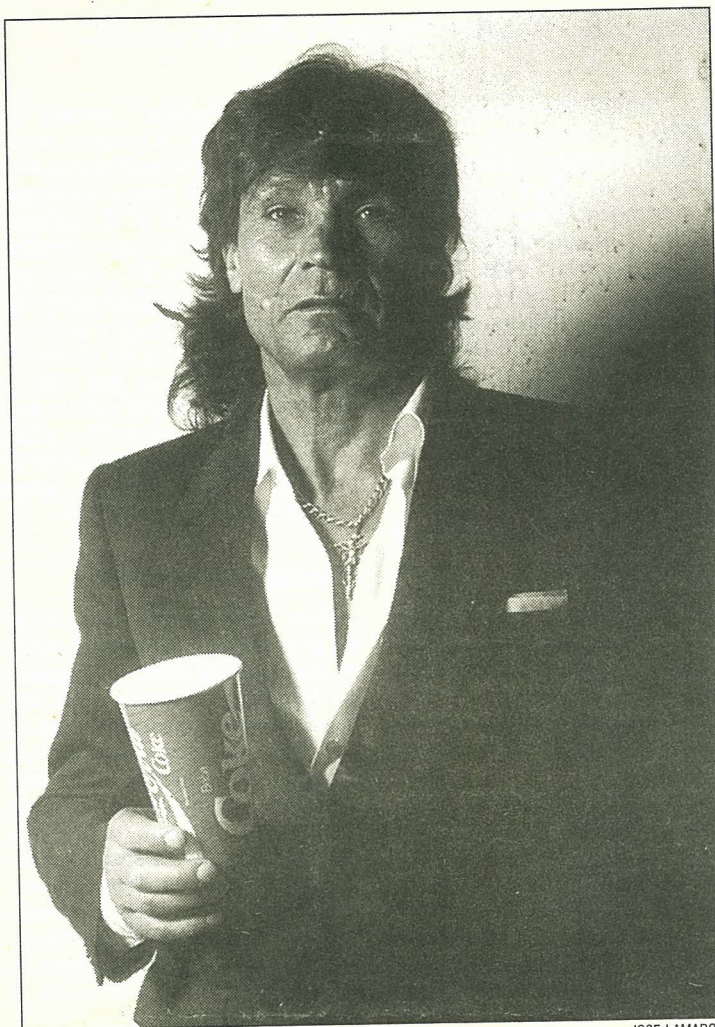
Rodado en blanco y negro, el documental utiliza un lenguaje cinematográfico sencillo, que entrelaza las actuaciones de Agujetas con sus insólitas reflexiones, a mitad de camino entre la misantropía, la genialidad y el surrealismo.

«Nunca fui a la escuela», asegura el *cantaor*, orgulloso. «Mejor dicho, sí, creo que fui una vez, y salí volando. Aprendo las letras de memoria y ya no se me olvidan. Una persona que sepa leer y escribir no puede cantar flamenco, porque pierde la buena pronunciación».

Si la cara es el espejo del alma, Agujetas, obviamente, tiene una dimensión intangible fuera de lo común. La cámara se recrea, una y otra vez, en primerísimos planos que resaltan su mirada recelosa, los dientes de oro, la cuchillada en la mejilla... Y si Hollywood hubiese descubierto este rostro, Jack Palance no habría pasado de comer palomitas en el ambigú del cine.

Las imágenes están rodadas en la casa que el *cantaor* habita en el campo de Chipiona junto a su mujer, la bailaora japonesa Kanako, y en una venta de esta localidad gaditana, donde el público se rinde ante su arte auténtico, salvaje y primitivo. Para los degustadores del sonido jerezano más rancio, el mediometrage es una delicia.

Se recuperan en él imágenes



JOSE LAMARCA

El «cantaor» jerezano Manuel Agujetas.

de Manuel grabadas por José María Velázquez y Pedro Turbica, hace casi 30 años, para la precursora y aún no superada serie televisiva *Rito y geografía del cante*. Escenas emotivas en las que Manuel, pletórico, canta junto a su padre, el mítico Agujetas el viejo. El *cantaor* reconoce que no sabe dónde nació (algunas de sus notas biográficas hablan de Jerez y otras, de la cercana localidad de Rota), y tampoco puede asegurar su edad (unos 60 años).

Se ha conseguido una banda sonora muy interesante, y no

resulta nada fácil grabar bien tantos cantes a un artista anárquico e imprevisible como él. La magnífica guitarra de Moraito tiene mucho que ver en el asunto. Abel retrata un mundo en extinción, del que Agujetas constituye un raro y peculiar vestigio. Aficionado a hablar mal de todos los artistas —suponemos que el montaje, sabiamente, habrá limpiado esta parte—, distanciado de sus hijos y hermanos, Agujetas vive en su galaxia. «Soy el hombre más libre del mundo», asegura. Y la realizadora francesa se lo cree.



LITERATURA. Ocho libros son seleccionados para el XVII premio de poesía Rafael Alberti, cuyo fallo se conocerá el próximo 7 de diciembre • 46

ENTREVISTA

¿Necesidad o devoción? A esta pregunta responde Dominique Abel con su segundo film, 'En el nombre del padre', obra que ahonda en la transmisión familiar gitana. La francesa que dibujó la radiografía del cantaor Agujetas no se permite un respiro y ya rueda algunos planos de su tercera película, un largo que reflejará el éxodo de los gitanos sevillanos que hoy viven en Las Tres Mil.

"Los flamencos son mejores que los personajes de ficción"

DAVID FERNÁNDEZ

■ JEREZ. El Centro Andaluz de Flamenco eligió la mirada de Dominique Abel para ilustrar con su obra la segunda velada del primer ciclo que hermana al cine y el arte jondo. Los espectadores, antes de poder compartir una charla con la directora, que acudió a la cita, vieron *En el nombre del padre*, la segunda entrega de la cineasta francesa, que se estrenó en octubre con motivo del Festival de Jóvenes Realizadores, en Granada.

—Justo cuando empezó a remontar el vuelo en el campo de la moda, lo dejó todo y se volcó en

LA TRANSMISIÓN

"Tener al maestro en casa tiene siempre sus ventajas; pero muchas veces, la confianza da asco y entonces surgen los conflictos"

el flamenco.

—Posar era una forma de ganarme la vida. Me enrollaba con la cámara, pero me timaron mucho. Entretanto, yo seguía ligada al flamenco. Iba al rastro a comprar cintas piratas cada dos por tres. Lo cierto es que me dejé llevar por la inercia que me sacó de la miseria, pero siempre quise filmar flamenco, ya que sus personajes son muy jensos. Imprimen mucha fuerza y un magnetismo especial. Son como mitos vivos, mucho mejor que los personajes de ficción.

—Sus relaciones con los artistas han sido privilegiadas.

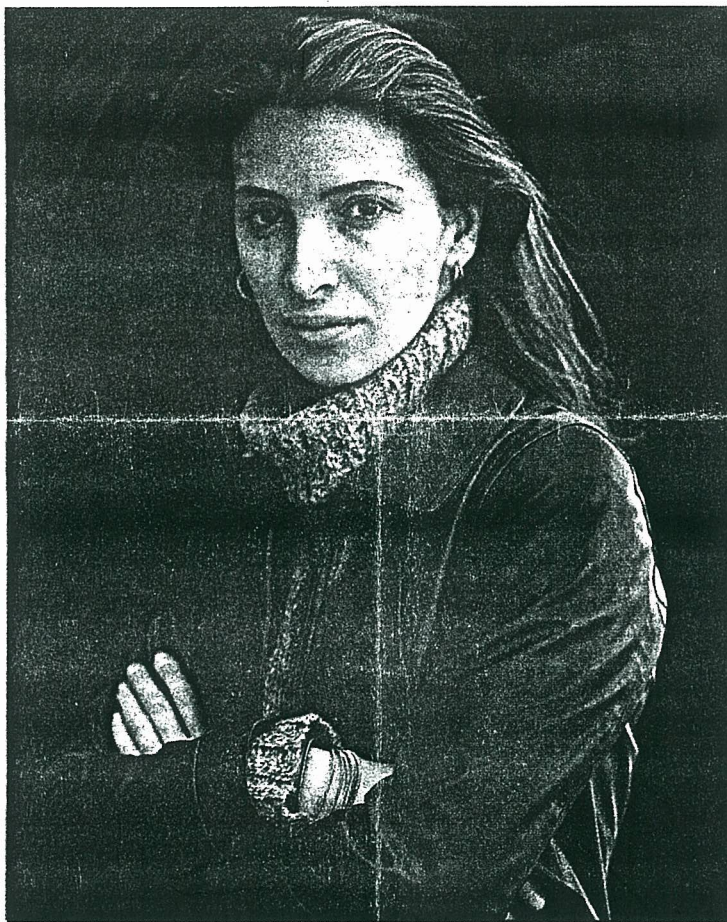
—Me han tratado todos muy bien. Manolete, Gades... Como a un compañero más. Me gusta el flamenco en general y me llevo bien con gitanos y payos porque no me ven como a una chica que salía en las revistas de moda. Ni siquiera han intentado ligar conmigo. He recibido tanto de ellos que siento la sed de compartirlo a través de la pantalla.

—¿Por qué Agujetas y no otro cantaor?

—Lo conozco hace 17 años y es una persona muy especial. Quise grabar un largo de ficción, pero resultaba muy caro y ningún productor se animó. Por eso hice el documental.

—¿Qué metodología sigue mientras rueda?

—Soy muy autodidacta y de piñón fijo. Intento no perder de vista lo que quiero y no dejarme llevar por



CARLOS SANTOS

PROFESIONAL. Dominique Abel posa ante unas botas de vino, en la avenida Álvaro Domecq

las imágenes que se me ofrecen. —Manolete y su hija Judea Maya junto a Jaime Heredia 'El Parrón' ensayan en su segunda película en una cueva de Granada. ¿Qué tu padre sea el maestro es siempre ventajoso?

—Lo mejor es que tienes al maestro en casa, y la desventaja es que, como decía Judea, a veces, durante el rodaje, la confianza da asco. Te cuesta más rebelarte contra tu padre. Luego surgen los conflictos. La sensación de estar siempre a la sombra de tu padre.

—Rodar con uno de sus maestros de baile, Manolete, habrá sido menos difícil.

—Lo conozco muy bien, es una persona buena y sencilla... Es un prin-

cipe. Hemos disfrutado de tanta intimidad y confianza... A los que no conozco nunca los filmaré, aunque quiero que quede claro que no me quedará en el flamenco. No todo es fácil. Lo que más he acusado es la falta de medios. Mi tercera película sí estará producida por el sevillano Antonio Pérez, pero las dos primeras son francesas. También he comprobado que existen muchos tópicos. Ni Jaime ni Manolete tienen una pizca de racistas. Otros sí muestran algo de desprecio, aunque no me importa que se crean los únicos artistas. Es lo único que resulta pesado. Yo me conformo con que se entreguen.

—'En el nombre del padre' refleja el papel que juega la familia en

la transmisión oral. No menos influyentes eran los corrales y éstos se van perdiendo...

—Así es. Ha pasado en Jerez y en Triana. El patio de vecinos es como el centro neurálgico en el que se cuece todo. Y lo más preocupante es la falta de curiosidad que se observa en los jóvenes. Un flamenco puede ser inculto en cualquier terreno menos en el flamenco.

—¿Hasta qué punto influye la dispersión en este arte?

—Para los gitanos que vivían en Santiago o Triana y que hoy viven en otros barrios de Jerez o Las Tres Mil, respectivamente, ha sido un choque. A la vez, no puede salir la misma música. Todo influye en el arte. No en vano, de ahí que evolu-

EL PERFIL

De la pasarela al celuloide

34 años • Cineasta • Una superviviente • Perseverante y tenaz • Amante del flamenco



Con una maleta y 20.000 pesetas llegó de su Francia natal a España, país que le ha servido de trampolín para triunfar en el campo de la moda y detrás de las cámaras. También ha trabajado delante en títulos como *El joven Picasso* o *La rusa*, de Bardem y Camus, respectivamente. Su infancia la pasó a caballo entre el baile clásico y moderno, el funambulismo y el teatro. Y el abrazo del flamenco le sorprendió en Estambul. Tenía 17 años. Su hermano llevaba en su mochila el álbum *Castillo de arena*, de Camarón, cuando fue a verla. De vuelta a París, tropezó con un espectáculo de Antonio Gades que le hizo romper con todos sus planes y que se trasladase hasta Chamartín, hace 17 años. Vogue y Marie-Claire, entre otras revistas, se preñaron de su encanto. Atrás quedaron los primeros años en Madrid, "donde llegué a robar restos de comida". Sus clases de baile de la mano de Güito o Gades le fueron robando tiempo hasta que por fin se atrevió a encerrarse con Manuel para grabar *Agujetas Cantaor* (1999), su primera obra. *En el nombre del padre* le sirve para ocuparse de la transmisión flamenca con uno de sus maestros: Manolete.

cione. No es lo mismo vivir en un corral que en un bloque de vecinos. No se puede cantar, bailar o tocar igual.

—Precisamente se ocupará de este asunto en su tercera entrega.

—Así es. Rafael Amador será el protagonista. Es un personaje complejo, pero muy interesante. Otros no lo son tanto. Intentaremos rodar una secuencia durante la boda de su hijo, pero no es seguro que salga en la película.

—Ha rodado dos en apenas año y medio y ya trabaja en la tercera. ¿Cuándo descansa?

—Hay momentos en los que te hartas, pero me gustan los retos difíciles y no le temo al sufrimiento.

Sevilla: Avda. Cardenal Bueno Monreal, s/n, C.P.: 41013. Tel.: 95 424 61 00. Fax 95 424 61 24. Publicidad Tel.: 95 424 61 10. Fax 95 424 61 16. Málaga: Salitre, 1,5
Granada: Abenhamar, 4 3ºb. C.P.:18010. Tel.: 958 21 05 68. Fax: 958 22 32 43. Email andalucia@elpais.es



La realizadora francesa Dominique Abel, autora del documental *Agujetas, cantaor*. / RAFAEL MARCHANTE

Una francesa en el reino flamenco

HÉCTOR MÁRQUEZ, Málaga
La historia comienza hace 19 años. Dominique Abel tenía 16 y había ido a Estambul donde su hermano daba clases de Filosofía. Éste le puso una cinta donde oyó una voz que la estremeció. La bella Dominique no sabía nada de español, ni quién era ese Camarón que cantaba una música dolorosa y remota que llamaban flamenco. Pero el temblor ya no se lo iba a quitar nadie. Poco después, en París, vio un espectáculo de Gades y Aurora Vargas. Allí nació su destino.

Y como la familia Abel nunca ha tenido miedo a la aventura, la joven Dominique pidió 20.000 pesetas a su hermano para llegar a aquel país donde vivían hombres y mujeres capaces de cantar y bailar así. "Me fui a Madrid porque era la capital y pensé que allí debían saber algo", recuerda ahora con la belleza más serena, hablando un español de palacios y tabernas y tan flamenca "hasta en horarios y pasiones" como esa voz que la llevó a España.

De aquella muchacha que entró tímida en el Casa Patas

La modelo y bailarina Dominique Abel debuta en el cine con un hermoso documental sobre el cantaor Agujetas

y el Candela y lidió machismos y normas no escritas, queda intacta la pasión. Por ese flamenco "que se está perdiendo", que ya es lección profunda de vida por encima incluso de su valor artístico.

"Era tan pobre entonces que la habitación donde vivía no tenía ni luz ni agua, así que me compré un aparato a pilas muy chiquitito donde escuchaba las cintas que pillaba en El Rastro; una de esas era de Agujetas y desde entonces me dejó marcada su voz salvaje y antigua", recuerda.

Dominique, que sabe callar cuando el duende aparece, se ganó respeto por respeto en los círculos flamencos mientras su rostro le ganaba dinero como modelo. Entró en la compañía de Gades, aprendió a bailar, se compró una casa en Barbate (Cádiz) donde hoy vive y fue gestando la idea de hacer una película

sobre aquel guerrero que escuchaba a oscuras. El cantaor vivo más salvaje: Manuel de los Santos Pastor, Agujetas Hijo; Agujetas de Jerez.

Hace ahora poco más de un año Dominique estrenó su documental en el Festival Internacional de Cine de Praga y se llevó el premio. Su retrato en blanco y negro de "un hombre que nació sin mando y es libre y morirá libre", un hertero gitano indomable casado sin papeles con una japonesa que despierta por igual temor y admiración en los aficionados —"cuando a Manuel le sale el duende hay que irse corriendo", afirma en la película un cabal admirador— ha cautivado a quienes lo han visto. La última vez en el Festival de Cine de Málaga.

"Pude ponerla por primera vez en Andalucía a gente que entiende lo que allí se contaba; me han emocionado sus

silencios, risas y aplausos", asegura Abel, que admite ser a veces "tan salvaje, tierna, rebelde y cabezota como el propio Agujetas".

El éxito de la película ha permitido a Dominique —quien hace poco presentó un libro sobre su vida de modelo, *Camaleón*, publicado por Planeta— iniciar otros documentales. Ya ha terminado uno en Granada sobre la transmisión del flamenco entre familias y prepara otro sobre el barrio de Las Tres Viudas de Sevilla.

Porque Dominique, la barbateña, la mujer que supo entrar en el reino de Agujetas y aguantar su mirada de guerrero, sabe de lo que habla. "Yo tuve que aprender todo lo que sé de flamenco sola, desde la sinceridad y el respeto; hoy quiero contar esta forma de vida única, dónde está el flamenco verdadero que no es esa cosa *light* que venden a la gente; el flamenco de verdad no pertenece a esta época", dice. ¿Y qué es lo que ha aprendido del flamenco? Y sin pestañear afirma: "que nunca, nunca, hay que tener miedo a ser libre".

MUSICA / LA EX MODELO Y ACTRIZ FRANCESA SE FASCINO POR LOS MISTERIOS DEL ARTE JONDO HACE 17 AÑOS • LOGRO RODAR SEIS DIAS EN LA CASA DEL ARTISTA

‘Envenenada’ por el flamenco

La ex top model Dominique Abel se estrena como realizadora con el documental ‘Agujetas, cantaor’

ANA MARIA DAVILA

BARCELONA.—Dominique Abel recuerda cómo un momento realmente «mágico» la primera vez que vio a Agujetas. Fue en Madrid, en una Cumbre flamenca. Un hombre que avanzaba por una calle bañada por los últimos rayos del sol de junio y que cantaba siguiendo el ritmo lento de sus pasos.

Aquello ocurrió hace 17 años, poco después de que esta joven francesa, fascinada por una grabación de Camarón que había escuchado en la lejana Estambul, llegara a España con tan sólo 22.000 pesetas y un enorme afán por adentrarse en los misterios del arte jondo.

Casi dos décadas después, la ahora ex modelo, musa del fotógrafo Javier Vallhonrat y autora del controvertido libro *Camaleona*, no sólo continúa fascinada por el flamenco, sino que ha sabido hacerse un lugar dentro del mundo gitano. Gracias a él, Dominique Abel ha podido llevar a la pantalla el arte y la figura de una de las personalidades

más singulares del cante: Manuel de los Santos Pastor, el controvertido, hosco e indómito Agujetas.

Considerado uno de los últimos representantes de la escuela de Jerez y de la vertiente más pura del jondo, Agujetas es una auténtica personalidad en el mundo flamenco no sólo por la pureza y fuerza de su cante, sino también por su rebeldía y su empeño en mantenerse alejado de cualquier asomo de modernidad o comercialidad.

«Hace muchos años que tenía deseos de hacer este documental, pero trabajar con Agujetas resulta muy difícil», explicó ayer la realizadora en la presentación de su trabajo.

«Afortunadamente, creo que pude hacerle entender que era muy importante hacerlo para que quedase algo suyo después, puesto que muchos de los cantes que practica se están perdiendo».

Con producción de la cadena francesa Arte —«primero busqué financiación en España, pero sin resultado», se queja la



El cantaor Agujetas.



JORGE MORENO

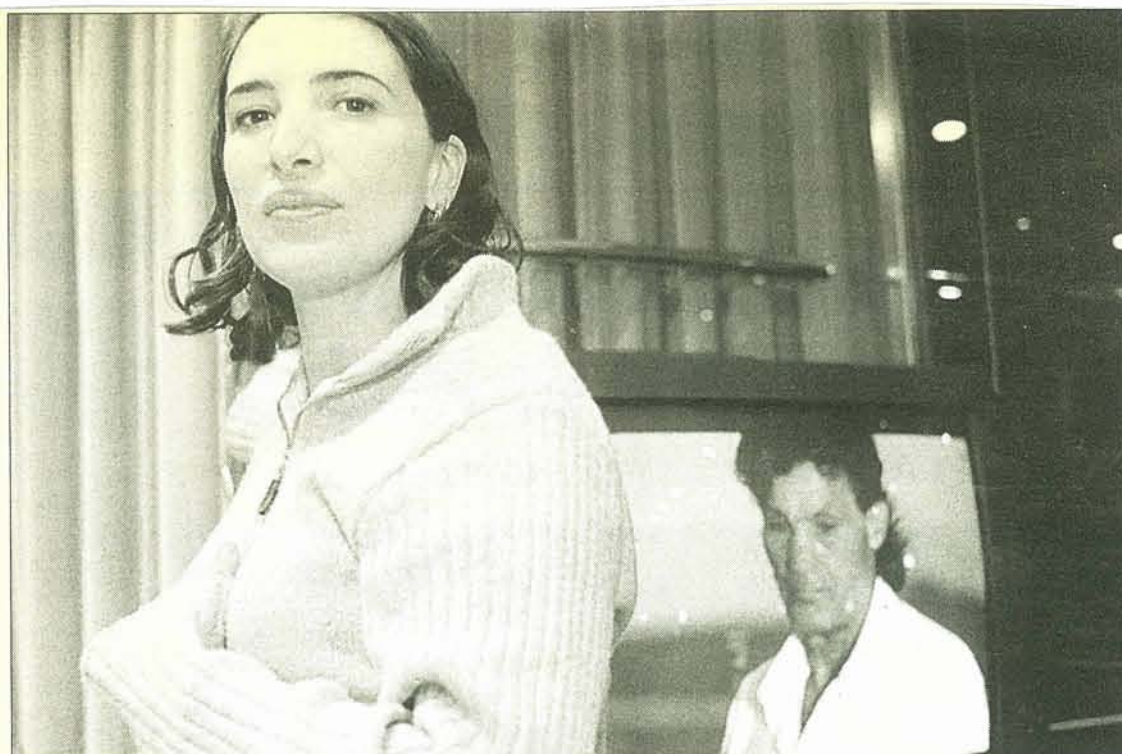
La realizadora Dominique Abel, fotografiada ayer en Barcelona.

realizadora—, *Agujetas, cantaor* es un espléndido testimonio en blanco y negro, rodado en la propia casa del artista y con la elegante guitarra de Moraíto Chico como telón de fondo. Una cinta llena de fuerza y sensibilidad en la que queda plenamente reflejada la singular personalidad de este hombre forjado en el calor de una fragua.

«Hay una tensión continua en él —dice la realizadora—. Una especie de dolor inconsolable en

su interior. Pero también es la persona más libre que conozco. No sé de nadie tan lejano a la sociedad de consumo como él. Agujetas es analfabeto, pero es la persona más culta que conozco».

Ahora, Dominique Abel, que no duda en reconocer que lo suyo es estar «envenenada por el flamenco», prepara un nuevo documental centrado también en el jondo. En este caso, su visión sobre la transmisión de este arte de una generación a otra.



En blanco y negro. La modelo Dominique Abel (en la imagen) se apasionó por la vida y el arte del cantaor

«Agujetas Cantaor»: el vivir cada día de un hombre enteramente libre

Dominique Abel presentó ayer en Madrid su documental sobre el artista

Ayer se presentó en Madrid, en la FNAC, el documental «Agujetas Cantaor» y el CD con la banda sonora. Dirigido por la bailaora, modelo, actriz, escritora y realizadora francesa Dominique Abel, una polifacética

flamenca visceral e inteligente. Manuel de los Santos tiene el rostro marcado por la vida, curtido, labrado al fuego de la fragua del padre, Agujeta el Viejo. No sabe dónde nació. Ignora cuándo. Y es uno de los más grandes.

José Manuel Gamboa
Madrid

Hacía mucho tiempo que Dominique se sintió cautivada por este jerezano (¿?) al que desde un primer momento quiso filmar. Lo ha conseguido; ella sola sabrá lo que le ha costado. Manuel de los Santos, Agujetas, no es un artista «domesticado». Abel nos introduce al personaje haciendo camino mientras cantina unos fandangos: «Dormir con una morena/ el médico me ha mandao/ qué médico tan amable/ qué medicina tan buena/ de ese mal no muere nadie». El blanco y negro es el color que mejor le cuadra al flamenco rancio y eso lo ha tenido claro Dominique. Con la magnífica guitarra de Morafo secundando los cantos que interpreta. Abel penetra en el ámbito libre de Manuel y en su personalidad. Todo muy impactante.

Los dos «manuales», Agujeta y Morafo, son artistas cotizados en Francia. Morafo obtuvo hace años un Premio de la Academia Charles Cros, hermano del que ahora se ha llevado de calle el presente filme.

La fragua por el cante

Un documental que incluye imágenes de aquel monumental espacio televisivo llamado «Rito y geografía del cante», realizado en los primeros años setenta, cuando Manuel deja definitivamente la fragua familiar para dedicarse en cuerpo y alma al cante. Ya entonces la dureza de su rostro y la aspereza de su cante estaban presentes. El tiempo ha contribuido a marcar más, si cabe —¡y cabe!—, cada uno de sus gestos y sonidos. Como un aliciente más, el mediometrage rescata fugazmente la figura de Agujeta el Viejo, padre de Manuel. Su aparición resulta brutal.

«Agujetas Cantaor» es la historia, el vivir cada día, una especie de trabajo de campo, que nos muestra sin bisutería esa parte del mundo andaluz crecida en el analfabetismo y la marginación, pero adornada de una larga memoria. El personaje tiene chicha y, por no tener, no tiene ni papeles. «Yo no sé ni dónde yo nací». Tampoco conoce exactamente su fecha de nacimiento. Pero son muchos los aficionados de todos los rincones del planeta que saben de él: Un dato: su pareja sentimental es japonesa.

Hay que ver y atender a la película. No creo que defraude a nadie. Además, lo pide el propio cantaor: «Qué se entere el mundo de que está aquí Agujeta y de que no hay flamenco moderno!». Mañana se estrena oficialmente el documental en el Instituto Francés con la asistencia de la realizadora francesa.

Dominique Abel llegó hace casi veinte años a Madrid, en pleno invierno. Llegó con lo puesto. Su vida fue difícil y ha llegado a decir que pasó hambre. Vivía en una pensión y el flamenco le servía de mucho más que de música de fondo. Era compañía. Empezó comprando las cintas pirata que se vendían en los puestos de El Rastro. Y conoció a los mejores, a los más grandes. Aprendió a es-

La modelo y el gitano

cucharlos y a vivir con ellos. Agujetas, dice, desde el primer momento, le fascinó. Se encontró con él en un teatro, en un recital de voces rotas y guitarras desgarradas. Le llamó la atención su pierna torpe. Y cuando pasó a su lado, le sonrió. Y el cantaor se fijó en ella. Diecisiete años lleva siguiéndole. Abel ha sido modelo

en las mejores pasarelas del mundo. Mil cámaras han retratado su rostro, también cada rincón de su cuerpo. Ha dejado el mundo pequeño, viajándolo. Todo eso, dice ella que ya es historia. El flamenco, no. Es el presente siempre. No se ha detenido en este cantaor puro y prepara otra cinta con la ciudad de Granada al fondo. Y más cante. Y seguriyas y martinets y soleás.

Dominique Abel filma el flamenco más salvaje del cantaor Agujetas

La autora de "Camaleona", un libro que aireaba la cara menos amable de la moda, se estrena tras la cámara con un medimetraje documental.

Tatiana Carral

Madrid · D16

"No sé leer ni escribir, ni nada que se le parezca. Sin embargo, las letras de las canciones las hago yo mismo. Las aprendo de memoria y, una vez repetidas, ya no se me olvidan. Una persona que sepa leer y escribir no puede cantar flamenco, porque pierde la buena pronunciación". Con esta rotundidad habla el cantaor jerezano Manuel Agujetas, que guarda celosamente en su garganta el secreto del flamenco genuino. Su discurso autodidacto y su imagen, forjada como el hierro que trabaja en la fragua familiar, los ha recogido Dominique Abel en el medimetraje documental *Agujetas, cantaor*.

El de Dominique Abel y el flamenco es un romance que dura ya quince años. Francesa de origen y española de adopción, la ex modelo presentó hace unos meses un libro, *Camaleona*, en el que ponía patas arriba el mito de la pasarela, que había sufrido desde dentro. Ahora se ha embarcado en la aventura de dirigir este filme para materializar el sueño antiguo de tener ante la cámara a su amigo Agujetas.

Asegura Dominique que los obstáculos han sido muchos: primero tuvo que vencer la resistencia del cantaor a mostrarse ante el público ("ahora -dice la directora- está enfadado porque en el



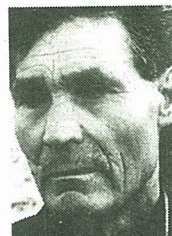
JAVIER ARCEILLAS

"El que sabe leer y escribir no puede cantar flamenco", dice en el filme el artista

documental aparece su padre"); luego llegó el peregrinaje por las productoras españolas en busca de un sustento financiero que finalmente encontró en Francia. "Incluso tuve que mentir a la productora ARTE, diciéndoles que la película iba a rodarse en color, cuando en realidad se rodó en

blanco y negro, como yo quería", confiesa Abel.

El resultado de esta primera experiencia cinematográfica -la segunda está ya en marcha y girará en torno a la transmisión del flamenco de padres a hijos- es un poderoso documental que se proyectará el próximo sábado en la sala madrileña El Enano Marrón y un CD con el mismo título. Pero sobre todo, el trabajo de Abel es el testimonio de una apasionada vida dedicada al cante jondo, de un hombre, Agujetas, que conserva lo más salvaje del flamenco en estado puro. "Antes de los 75 años no se puede ser cantaor", sentencia el jerezano. Él no sabe cuándo nació, pero sí que no le importaría cantar hasta los 110 años mientras consume las horas muertas entre la herencia y su huerto.



Arriba, la modelo Dominique Abel. Sobre estas líneas, el cantaor Agujetas, protagonista del documental que la directora francesa acaba de presentar

«Agujetas Cantaor»: el vivir cada día de un hombre enteramente libre

Dominique Abel presentó ayer en Madrid su documental sobre el artista

Ayer se presentó en Madrid, en la FNAC, el documental «Agujetas Cantaor» y el CD con la banda sonora. Dominique Abel, flamenco visceral e inteligente. Manuel de los Santos tiene el rostro marcado por la vida, curtido, labrado al fuego de la fragua del padre, Agujeta el Viejo. No sabe dónde nació. Ignora cuándo. Y es uno de los más grandes.

José Manuel Gamboa
Madrid

Hacía mucho tiempo que Dominique se sintió cautivada por este jerezano (¿?) al que desde un primer momento quiso filmar. Lo ha conseguido; ella sola sabrá lo que le ha costado. Manuel de los Santos, Agujetas, no es un artista «domesticado». Abel nos introduce al personaje haciendo camino mientras cantina unos fandangos: «Dormir con una morena/ el médico me ha mandao/ qué médico tan amable/ qué medicina tan buena/ de ese mal no muere nadie». El blanco y negro es el color que mejor le cuadra al flamenco rancio y eso lo ha tenido claro Dominique. Con la magnífica guitarra de Moraíto secundando los cantes que interpreta. Abel penetra en el ámbito libre de Manuel y en su personalidad. Todo muy impactante.

Los dos «manueles», Agujeta y Moraíto, son artistas cotizados en Francia. Moraíto obtuvo hace años un Premio de la Academia Charles Cros, hermano del que ahora se ha llevado de calle el presente filme.

La fragua por el cante

Un documental que incluye imágenes de aquel monumental espacio televisivo llamado «Rito y geografía del cante», realizado en los primeros años setenta, cuando Manuel deja definitivamente la fragua familiar para dedicarse en cuerpo y alma al cante. Ya entonces la dureza de su rostro y la aspereza de su cante estaban presentes. El tiempo ha contribuido a marcar más, si cabe —¡y cabe!—, cada uno de sus gestos y sonidos. Como un aliciente más, el mediometrage rescata fugazmente la figura de Agujeta el Viejo, padre de Manuel. Su aparición resulta brutal.

«Agujetas Cantaor» es la historia, el vivir cada día, una especie de trabajo de campo, que nos muestra sin bisutería esa parte del mundo andaluz crecida en el analfabetismo y la marginación, pero adornada de una larga memoria. El personaje tiene chicha y, por no tener, no tiene ni papeles. «Yo no sé ni dónde yo nací». Tampoco conoce exactamente su fecha de nacimiento. Pero son muchos los aficionados de todos los rincones del planeta que saben de él: Un dato: su pareja sentimental es japonesa.

Hay que ver y atender a la película. No creo que defraude a nadie. Además, lo pide el propio cantaor: «Qué se entere el mundo de que está aquí Agujeta y de que no hay flamenco moderno!». Mañana se estrena oficialmente el documental en el Instituto Francés con la asistencia de la realizadora francesa.

Dominique Abel llegó hace casi veinte años a Madrid, en pleno invierno.

Llegó con lo puesto. Su vida fue difícil y ha llegado a decir que pasó hambre. Vivía en una pensión y el flamenco le servía de mucho más que de música de fondo. Era compañía. Empezó comprando las cintas pirata que se vendían en los puestos de El Rastro. Y conoció a los mejores, a los más grandes. Aprendió a es-

La modelo y el gitano

cucharlos y a vivir con ellos. Agujetas, dice, desde el primer momento, le fascinó. Se encontró con él en un teatro, en un recital de voces rotas y guitarras desgarradas. Le llamó la atención su pierna torpe. Y cuando pasó a su lado, le sonrió. Y el cantaor se fijó en ella. Diecisiete años lleva siguiéndole. Abel ha sido modelo

en las mejores pasarelas del mundo. Mil cámaras han retratado su rostro, también cada rincón de su cuerpo. Ha dejado el mundo pequeño, viajándolo. Todo eso, dice ella que ya es historia. El flamenco, no. Es el presente siempre. No se ha detenido en este cantaor puro y prepara otra cinta con la ciudad de Granada al fondo. Y más cante. Y seguiriyas y martinets y soleás.

plano corto



POR EVA MILL ET / FOTO: OLGA CARRETERO

DOMINIQUE abel

¿Recuerda su flechazo con el flamenco?

Soy francesa, pero el flamenco se apoderó de mí a través de un disco de Camarón de la Isla, "Castillo de Arena". Me lo regaló mi hermano, quien lo trajo de España en el 78. La primera vez que lo escuché me quedé paralizada: era la música que yo llevaba buscando toda mi vida sin sospechar que existía. Aquello me envenenó.

Y se hizo 'bailaora'...

Sí. En París, Antonio Gades me dio la dirección de una escuela de baile y me marché a España, sin hablar el idioma, con una maleta y veinte mil pesetas. Fue por amor al flamenco.

¿Le costó ser aceptada?

El rechazo fue mayor por parte de las chicas, por el tema de la competitividad femenina: intentan acomplejarte y esas cosas. Lógicamente, yo iba con mucho respeto y timidez. Sin embargo, cogí seguridad, porque amo este arte tan profundamente y lo siento tanto

que los buenos flamencos me trataron siempre con mucho cariño, como si fuera una de ellos.

En Madrid conoció al cantante Agujetas.

Sí. Compré una cinta suya en El Rastro y después pude escucharlo en directo. La viva impresión que me produjo aquel concierto permanece intacta en mi memoria. Agujetas ha marcado desde entonces —ahora ya hace diecisiete años—, mi visión del mundo. Hacía mucho tiempo que quería filmarle y él ha accedido a que lo haga.

¿Cómo vive una ex modelo el ponerse detrás de la cámara?

Es un cambio que me encanta. Siendo modelo y actriz, siempre me ha gustado ser creativa... Pero ya entonces me faltaba algo, y estoy descubriendo que dirigir es lo que más me gusta, lo mío.

Modelo retirada y 'envenenada'

por el flamenco, tras escribir un libro ha dirigido su primera película, muy aplaudida por la crítica, basada en el 'cantaor' Agujetas.

¿No echa de menos la moda?

No, en absoluto. Ya no tengo nada que aprender de ella. Hoy en día, posar me resulta súper pesado, y eso que he gozado con ello durante nueve años.

La lectura de su libro "Camaleona" (Planeta) no sugiere que usted gozara tanto...

Me encantaba posar, pero no me gustaba el medio y cómo funcionaban las cosas y toda la docilidad que nos pedían, porque yo no soy nada dócil. Sin embargo, en el libro ya cuento que todo lo que era la fotografía me encantaba: encarnar el fantasma que otro proyectaba en mí, eso me gustaba mucho.

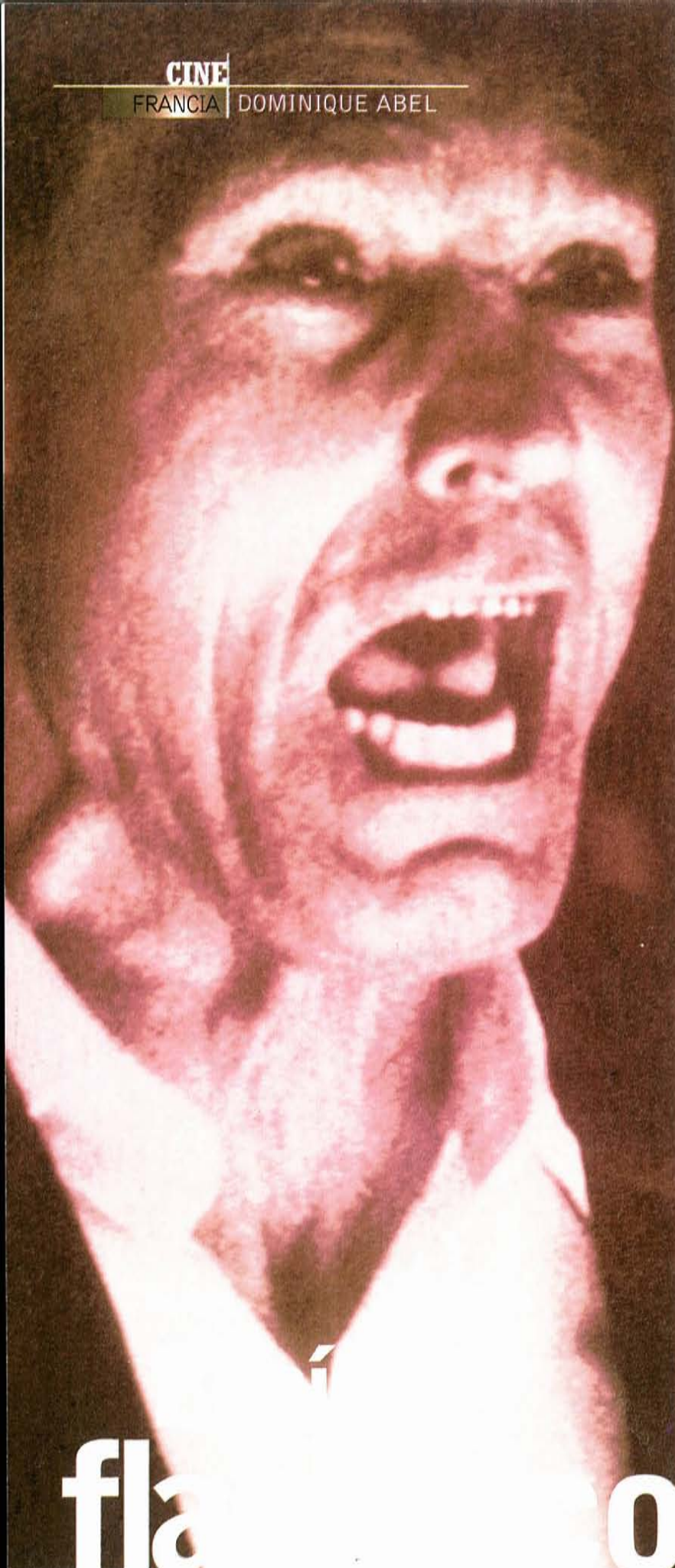
¿Qué le diría a su hija si quisiera ser modelo?

A lo mejor, que se leyera mi libro. Pero no se puede aconsejar a nadie... Si fuese un sueño para ella quizá la prevendría de que es un mundo lleno de trampas en el que no se puede ser sentimental y frágil, como lo era yo al principio, que sufrí bastante. De todos modos, creo que mi niña tendrá otros sueños.

¿Qué vendrá después de "Agujetas"?

He finalizado otro documental sobre la transmisión del flamenco de una generación a otra. Los protagonistas son dos padres y dos hijas, e intento explicar el proceso de enseñanza y trabajo de este arte, que es muy duro y fascinante.

Se le vuelven a iluminar los ojos. Definitivamente, Dominique Abel no echa de menos el mundo de la moda.



Dominique Abel es directora de cine, escritora, modelo, bailaora, madre de una niña de siete meses. Su pasión por el flamenco la atrajo hacia España, se instaló en Madrid y empezó a trabajar como modelo en plena movida. Aquí, Abel consumó su gran deseo: aprender a bailar flamenco.

De momento, esta joven francesa deja dos muestras bien distintas de su vida en España. La primera, un libro, "Camaleona" (Planeta), donde cuenta vivencias y desengaños del mundo idealizado e hipócrita de la moda en el que trabajaba. La segunda, el documental "Agujetas, Cantaor", un retrato de la vida de Manuel de los Santos Pastor (en la foto), cantaor de Jerez, producido por la cadena de televisión franco-alemana ARTE, que ella ha dirigido. Su historia bien podría ser el argumento de una película.

- En "Camaleona" relatas más penas que alegrías del mundo de las agencias, los fotógrafos,...

D. A.: El arte es así. ¿Qué vas a contar del bienestar? Lo que nos motiva, seas pintor o escritor, es el hecho de haberlo pasado mal. Es una lucha interior. Lo que cuento es cómo yo, una persona sensible, vive estas cosas y cómo me afectan. Lo que me pasa a mí le pasa a muchas más modelos, pero a cada una le afecta de una manera distinta. El sufrimiento que hay ahí tiene que ver con la profesión, pero sobre todo con la forma en que yo, Dominique Abel, lo vivo. Está claro que cuando vas a una agencia y te dan un año de trabajo que no vas a cobrar nunca, a cualquiera le jode muchísimo.

- En este momento tengo dos obras tuyas encima de la mesa. El libro, autobiográfico, y el documental, cuya la fotografía de presentación habla por sí sola. ¿Cuál es el nexo entre ambas?

D. A.: Yo. El libro es una parte muy pequeña de mi vida. Lo de "camaleona" está ligado con mi trabajo, porque al mismo tiempo también iba viviendo otras cosas. En el libro hablo de Camarón, de Paco de Lucía, pero muy rápido. Cuando iba a una sesión de fotos, traía cintas y les pedía si, por favor, podían ponerlas, estuviera en Londres, Tokio o París, se quedaban tope sorprendidos... Pero bueno, el flamenco para mí es absolutamente vital.

- ¿Pero qué te impactó tanto del flamenco?

D. A.: Es una cuestión de expresividad. He encontrado en el flamenco la forma de expresión que he buscado durante toda mi vida, toda mi vida en esencia, es una forma de vivir las cosas muy intensamente, muy compulsivamente, la entrega que tienen al cantar y bailar, es tan generosa... Me parece que el arte cada vez tiene menos que ver con la generosidad y más con el hecho de querer hacer una obra, de buscar el reconocimiento de tus propias posibilidades. El flamenco es muy real, muy caótico...

- Viniste a España porque querías aprender a bailar flamenco, ¿creíste que podrías vivir del baile?

D. A.: Sí, de hecho sobreviví durante un año y si me hubiera empeñado, claro que hubiera podido, pero me deprimía mucho haber llegado tan tarde y hacer ciertos trabajos... Empezar a bailar es muy ingrato, es trabajar

flamenco

mucho para ningún reconocimiento y quizá yo soy demasiado vaga. Era demasiado difícil de aguantar: he trabajado en un tablao de segunda categoría, me pagaban dos mil pesetas la noche, como si fuera una camarera, era terrible. Esperaba el autobús que me dejaba en Madrid por la mañana. Además, me pedían bailar lo que menos me gustaba: fandanguitos, sevillanas y tanguillos, y yo quería bailar cosas mas jondas, como soleás, alegrías... En ese momento me salió la oportunidad de hacer de modelo y me alejé, aunque nunca dejé el baile, incluso tenía alquilado un estudio para ensayar, hasta que fue muy difícil combinarlo.

- Las emociones y sensaciones que relatas con el fotógrafo J. T. son casi extáticas, experiencias místicas. Esta relación profesional, ¿cómo afectó tu vida personal?

D. A.: En el arte está siempre mezclado lo afectivo y el trabajo. En ese caso, era un trabajo artístico, no de moda, se me pedía entrega absoluta... se apoderó de mí totalmente, fue una posesión absoluta, muy fuerte.

- ¿Te ha pasado en algún otro momento, quizá bailando?

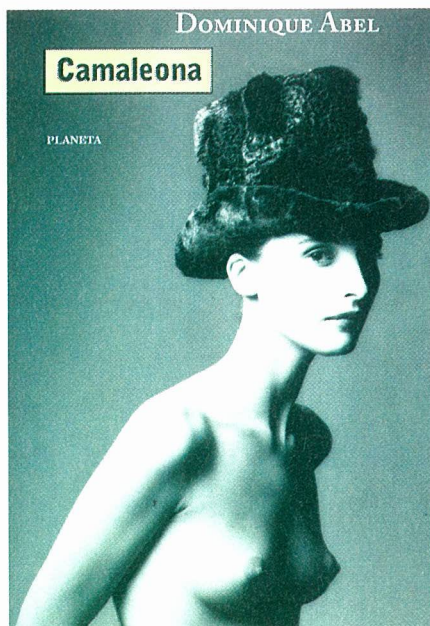
D. A.: Sí, me ha pasado con un proyecto, un largometraje de flamenco. He estado luchando para hacerlo, pero todavía no he podido. El guión me dejó muy conmovida, tanto, que no podía ni dormir. He tenido un trato personal con alguien que ha llegado a invadir mi terreno personal...

- "Me pregunto si soy normal por sentir tedio en su lugar". En este y otros pasajes marcas las diferencias entre tú y los demás, ¿siempre te has sentido diferente?

D. A.: Sí, desde la infancia. Llegaba a casa llorando y diciendo "mamá soy distinta". ¿Por qué?, es una personalidad singular, siempre me he sentido especial en mis gustos, que no coincidían con los demás.

- ¿Eso hace la vida más difícil?

"Me gusta observar, contar en pocas palabras una sensación. Quiero que mi escritura refleje mis ideas tal y como yo las veo, como algo que impacta, como un pensamiento vivo. Y eso es rápido y visual, pero hecho desde dentro"



UN RETRATO AUSTERO

"Agujetas, Cantaor" o el austero retrato de un personaje único, Manuel de los Santos Pastor; "el Agujetas de Jerez". Este hombre no sabe ni leer ni escribir y vive en una casa construida por él mismo. Es uno de los últimos representantes del canto jondo de la escuela jerezana en su forma más pura. El citado retrato lo dirige otro más que singular personaje, Dominique Abel, una joven francesa que sintió como su cuerpo se convulsionaba al oír la voz de Camarón. Sorprende ver hasta que punto Abel puede llegar a sentir, entender y comunicar lo que es el flamenco. Utiliza el blanco y negro como medio de expresión, un lenguaje directo y planos que te meten dentro del propio personaje, mientras éste va narrando y cantando su propia vida. Dominique contó con el apoyo de la cadena de televisión franco-alemana ARTE para llevar a cabo su proyecto. Como anécdota, toda la película está rodada en blanco y negro, aunque el último plano es en color, lo que, parece ser, era el requisito de la cadena para financiar el filme.

C. C.-M.



D. A.: No, es genial porque las amistades que tienes son muy, muy fuertes. También soy abierta, entre la gente que más quiero, algunos son flamencos, otros no tienen nada que ver, ahí está mi doble vida: entre París y Madrid (y Barbate), entre Francia y España. Con Vicente, el padre de mi hija, tenemos afinidades muy especiales desde la adolescencia. Por ejemplo, cuando en el colegio todos escuchaban a los Doors, yo escuchaba música árabe y decían "qué rara, tía". Era un poco atípico. Pero vaya, hay mucha más gente como yo.

- En un momento del libro dices: "Siete años después de llegar a España soy modelo. He llegado a esto. Sola en un hotel de Londres". ¿Qué esperabas de España?

D. A.: España cumplió con mis sueños de una manera tan fuerte que era un desengaño para mí estar en Londres en aquel momento. Lo que esperaba de España, una cultura propia y muy fuerte, me lo ha dado; una forma de ser. Estoy mucho más a gusto aquí que en Francia. Allí perdieron un poco su alma, se han anglosajonizado mucho, han perdido la fuerza. España me ha dado gente con mucha personalidad.

Por Nina G. Sabatés

ARTE ■ 19.00 ★★

Mon pote le Gitan

Magnifique portrait pour un homme magnifique ! Manuel de Los Santos Pastor Agutejas de Jerez, chanteur de flamenco, a deux cents ans de *cante jondo* derrière lui, nous rappelle son guitariste favori, Moraito. Ce n'est pas un argument publicitaire mais une vérité. Aussi brute que la terre d'Espagne où naquit Agutejas, aussi brute et âpre que sa voix, aussi brute que la force qu'il met à forger. Gitan, fils de Gitan, cantaor fils de cantaor, Agutejas ne sait ni lire ni écrire. Longtemps, il ne fit que forger. Puis il se laissa convaincre que sa voix est extraordinaire. Elle fit pleurer son père. Son chant sauvage, à la fois primitif et si maîtrisé, émeut, bouleverse, griffe, remue l'auditeur jusqu'au plus profond des entrailles. Homme libre, farouche, fort, Agutejas ne possède rien, même pas un extrait de naissance. Il a ramené une femme du Japon. « J'ai pensé, elle est

pour moi ! », il cultive des légumes pour qui veut se servir et s'est construit une maison. Besoin de quoi d'autre ? Dominique Abel a réalisé, en noir et blanc, un film superbe, aussi fort que son sujet indomptable. Elle ne quitte que rarement le gros plan d'Agutejas, de musiciens ou d'auditeurs, elle passe des archives d'hier à aujourd'hui, et la beauté, la noblesse, le souffle de cet homme qui se bat avec le *cante jondo* explose à chaque plan. Un film brûlant d'intelligence. **C.M.-S.**

A écouter, le disque de la bande originale de ce film. La voix d'Agutejas, dans toute son force et son art. (CD Naïve).



Manuel de Los Santos Pastor Agutejas de Jerez.

Télé

Le flamenco d'Agujetas

Entre le dernier volet de la belle série *L'Art du piano* de Christian Labrande et Donald Sturrock (le 7 novembre) et un portrait inédit en deux numéros d'Ella Fitzgerald, signé Charlotte Zwerin (les 21 et 28 novembre), la série « Maestro » a choisi, avec un sens de l'éclectisme qui l'honore, d'évoquer l'un des plus grands chanteurs de flamenco d'aujourd'hui, Agujetas. Réalisé en 1998 par Dominique Abel – tout à la fois danseuse, mannequin, comédienne, scénariste et écrivaine (*Caméléone*, chez Robert Laffont, en 1997) –, cet étonnant portrait, d'une sensibilité rare, nous plonge dans cet art si intimement lié à la personnalité de l'interprète. Agujetas, dont personne ne connaît la date de naissance (lui moins qu'un autre), est un cas exceptionnel. « Je ne sais ni lire ni écrire, confie-t-il. D'ailleurs je n'ai jamais été à l'école. Les lettres, c'est moi qui les fais. Je me les mets dans la tête, et une fois répétées, elles ne s'effacent plus. J'ai là cinq ou six jours de lettres, de ce côté-ci, et de ce côté-là, et ça ne termine jamais. Une personne qui sait lire et écrire

ne peut pas chanter flamenco, parce qu'elle perd le "savoir-prononcer". » Et la réalisatrice d'ajouter : « Depuis quinze ans, je l'aime et l'admire – parfois bien malgré lui, car il est aussi insupportable. Il est, plus que personne l'incarnation du "Je", mais ce "Je" qui s'affirme à chaque instant n'a rien de narcissique (Agujetas n'a pas un seul de ses disques, un seul des articles que l'on a écrits sur lui depuis vingt ans, il ne possède d'ailleurs rien). C'est le "Je" anarchiste, le "Je" de l'indépendance la plus farouche et c'est d'ailleurs son credo dans le film : "Je suis un homme libre." Sa rage, son violent sentiment – et désir – d'exclusion, exacerbés par sa fidélité absolue aux valeurs qui sont siennes et au cante tel qu'il l'a reçu depuis son enfance, tout cela a quelque chose de prophétique. » Si, ce mois-ci, vous ne deviez vous réserver que pour une seule soirée musicale à la télévision, choisissez celle-ci, vous ne le regretterez pas.

• Arte, « Maestro », le dimanche 14 novembre à 19 heures : Agujetas, cantaor - Une voix du flamenco.

Fateful Meeting

Dominique Abel is a multi-faceted personality who has worked in theatre, television and film. She has also been a successful fashion model, written two full-length feature film screenplays, the script for a French TV documentary, and published a novel. She studied dance with many of Spain's leading masters: Ciro, La Tati, María Magdalena, El Güito and Manolete. At the time of her encounter with Agujetas she had spent many hours listening intently to the cante rancio of this Gypsy cantaor, unaware that fate had prepared a meeting for them. As she waited for the doors to open for Cumbre Flamenca in Madrid, she watched three Gypsies approach the bar where she stood, one of them Agujetas with his characteristic limp. She smiled, and in a moment of typical Andalucian humour Agujetas teasingly dropped to one knee. It was the beginning of a long friendship which she admits has not always been an easy one. His sometimes acidic personality made for some difficult times.

"Agujetas is the anarchist, the fiercely independent and volatile Gypsy. He is faithful to his personal values and the cante he has received since childhood. All this is somehow prophetic," she says. She had always wanted to film him. "I imagined a film that would be some sort of mix of lyricism and documentary. Agujetas is an athlete of his art, with a sense of drama closely linked to his experience of life. Until now, apart from participating in Saura's Flamenco and a few TV appearances, he has never wanted to be filmed, and even less at his home. So I am most grateful for his trust in allowing me into his life."

For Dominique there could be only one guitarist to accompany Agujetas: Moraito. As a fellow Jerezano, the mutual understanding between the two artists was vital to the outcome of Agujetas's performances. She describes his playing as: "Graceful, incomparably light, and he has the intensity necessary to arrive at that magic point of balance where the emotions transmitted not only touch the public, but the singers first of all. His own uncle, Manuel Morao was Agujetas's accompanist for years before him, and his father, Juan, has also accompanied him. Moraito has inherited this same love and knowledge of the ancient Gypsy songs of Jerez, of which Agujetas is one of the last representatives."

AGUJETAS, CANTAOR

A Film By Dominique Abel

1998 Ideale Audience. Vhs Pal 58 Minutes

"He who defends the 'I' defends all 'I's'. He is the 'we'." With this quote from the Spanish poet Miguel de Unamuno, Dominique Abel gives us the essence of Manuel de Los Santos Pastor, Agujeta de Jerez, currently deemed the guardian of El Cante Puro. The history of flamenco is sprinkled with colourful, eccentric personalities, individuals whose legacy still influences subsequent generations. Most of these were also highly controversial artists, attracting as many detractors as supporters. Agujetas is heir to such legendary figures as Manuel Torre (Jerez, 1878-1933) who once kept a fighting cock in the wardrobe of his hotel room until Andres Segovia, practising in the next room, complained. In more ways than just his style of cante, Agujetas resembles Torre.

According to *The Artistic Names in the World of Flamenco* (Ediciones Giralda, Seville 1997) the nickname arose with Manuel's father Agujeta El Viejo, who collected scraps of coal from the points on railways tracks for his blacksmith's forge. The points on a railway line are known as "agujas", and thus he became Agujetas. Among other things Agujeta also means cramps, or pins and needles, apt for such a rancio (mature, deep) cantaor whose cante is most often described as painful, wounding.

This captivating movie opens with Agujetas's lanky figure walking towards the camera along a sun-baked path, while he sings martinete. The clean black and white footage suits the austere subject, and Agujetas's sharp Gypsy gaze penetrates the lens just as his cante penetrates a listener's soul.

"Manuel is like whisky when you taste it for the first time," comes the Spanish voice-over from Miguel Cabral Hierro, El Platero, who has known this unique cantaor since childhood. "Sour, and then, when you try it again, you learn what good whisky is."

The film combines occasional voice-

overs from El Platero, Moraito Chico and El Coyotes, with archive footage and present day performance. We see Agujetas El Viejo singing while sitting next to his son, then listening to Manuel in his thirties, singing impossibly long phrases, then cut to present times where he is working at his forge, walking round his vegetable garden, showing us his house, performing before a crowded peña. One of several startling images shows a Japanese kimono hanging on the bare wall of his studio, and Agujeta standing in front of it singing alegrías for his Japanese bailaora wife with an expression of child-like joy.

Moraito Chico, who plays throughout the film, says, "His cante surprises because it is an unpolished thing, it is wild, in a pure state. Playing for him is a delight and a challenge. His cante has the sound of the forge, it has the smell of the forge." Manuel himself reveals for sceptics and neophytes alike why he is so highly regarded. Although he is known for inconsistency in performance there are many captivating examples in this documentary of an ageless cantaor on top form in the cantes he is best

known for: tona, seguiriyas, soleares, saeta, martinete, fandangos, tangos and bulerías por soleá.

After watching footage of himself from 18 years ago - he was awarded the National Prize of Flamencology in 1977 - he declares that he was not half the singer then, that he is today. Good cante can only come from a 70-year-old and upwards he says, adding, "Every 20-year-old man is a piece of ****" A statement which had the predominantly young female audience when I viewed the film, guffawing in agreement.

EMMA MARTÍNEZ HOCKLEY



Photos © Idéal Audience